II. ÉVFOLYAM * POŠTARINA PLAĆENA U GOTOVOM * 1933 MÁJUS

5

KALANGYA

P. E. N.
CONGRESS — 1933
DUBROVNIK

IRODALMI FOLYÓIRAT * SZERKESZTI: SZENTELEKY KORNÉL
TÁRS-SZERKESZTŐK: CSUKA ZOLTÁN ÉS RADÓ IMRE

Tartalom:

Szenteleky Kornél: Köszöntjük a dubrovniki vendégeket. — Messlein József: Válság és kultura. — Fekete Lajos: Három vers. — Szirmai Károly: Sorsválasztás (Elbeszélés). - Adorján András: Utalm (Vers). — Csuka Zoltán: A kerék mélybelendül (Vers). — Aranyady György: Négyen egy szobában (Elbeszélés) - Galambos Margit: Szemben a halállal (Vers) — Börcsök Erzsébet: Cigány Lenka (Novella). — Gergely Boriska: Örömcsillag az életégen (Vers). — Radó Imre: Mélypont alatt (Regényfolytatás). — Oton Zsupancsics—Szenteleky Kornél: Minden élő nap dala. (Vers).

Láthatár:

Havas Károly: Az a könyv, amelyet meg kellene írni. — Szenteleky Kornél Munk Artur „A hinterland" című könyvéről. — Draskóczy Ede Farkas Geiza „A fejnélküli ember" című regényéről. — Kisbéry János Börcsök Erzsébet „A végtelen fal" című könyvéről. — Farkas Geiza: Három nap a manrézában.

KALANGYA irodalmi folyóirat. Felelős szerkesztő és kiadó Szabó S. Ferenc. — Laptulajdonosok: Szabó S. Ferenc és Inotay Béla. — Szerkesztőség: Noviszád, Kralja Petra ulica 30. — Kiadóhivatal: Szubotica, Park Kralja Petra 11. — Előfizetési ára: alapitó előfizetőknek félévre 200'—, egész évre 400'— dinár. Rendes előfizetés: Félévre 60'—, negyedévre 30'—dinár, egyes szám ára 12'— dinár. — Előfizetések, negyedévre: Magyarországon 4 pengő, Csehszlovákiában 30 csehkorona. Magyarországi szerkesztő: Fekete Lajos Budapest I. Török Ignác-u. 48. —Urania (Komlós M.) nyomdai müintézet nyomása, Novi Sad.

Welcome to the visitors in Dubrovnik!

The Hungarian writers of Yugoslavia proffer their fraternal welcome to the members of the Dubrovnik Pen Club congress. Anche noi siamo scrittori! We are few in number, and most of our names are unknown to the world, yet together with our Yugoslav colleagues we too dream, create and wish to be amongst the builders of a more beautiful and better to-morrow.

The Hungarian population of Yugoslavia most of them belong to the working classes and necessarily there is a very slight demand for books. The Hungarians of this part of the country have never lived an independent cultural life. Budapest was very near to the Bacska. I dont think there was any other area so much under the centripetal cultural influence of the capital. Besides the social conditions this circumstance hindered the development of such an independet literature and special culture which would be best suited to the changes.

The first conscious step towards real literature was the publication in 1928 of the »Vajdasági Irás«, a literary review. The object of this review was to give rise to independent Hungarian literature in the Bacska and Banat, to break with the old centralism and to deal with the problems, troubles and wishes of the people. From the people — for the people. This purpose was rather daring, considering the old fashioned, stubborn, prejudices which ideas had to be defeated in the reading public. We slowly approached our goal realising that we do not belong to the unit of Hungarian literature and that our work is only justified if we are independent, if we cancel the ideas of the past, live in the present and turn towards our folk, and our soil.

Unfortunately the »Vajdasági Irás« was only published for two years. There was very little understanding in our public at that time for anything so new, the process of evolution however caused by this review continued. Literature is restricted to newspapers, in our part of the world, but the spirit, the atmosphere is different, one can feel the pulsation of the new life.

Last year a second organ the »Kalangya« was started, in the footsteps of the »Vajdasági Irás« but with a stronger faith, with a superiour staff and with the assistance of the rising understanding of the readers. Young, gifted men, unbound by fetters of the events of the yesterdays — arose. This year the old difficulties, concerning edition and publication, were settled by the foundation of the »Yugoslavian Hungarian Library«, publishing one book monthly, and the »Kalangya Library« with its quartely editions. We are justified in stating that, several books, which appeared in these editions will have a success, passing over the frontiers of our country.

The daily press publishes, a great quantity of the writings of our writers, so much so that now the zone of the Yugoslavian Hungarian literature has been widened by far, that by now there are a great many, new possibilities for her developement.

The Yugoslavian, Hungarian authors consider it their noble duty and are imbued by the keen sense of having the calling to build a bridge between the Hungarian and the Yugoslavian culture. Both the »Kalangya« and the daily press publish a great number of works written by our authors; several translations appeared in bookform amongst others an anthology of the Servian poets, several plays, novels and books of travel.

*

We wished to introduce ourselves in this short speech to the authors assembled in Dubrovnik and after having done so, we repeat with warm sympathy, our wellcome to our guests, who are our brethren, our companions in our labour, in our faith, and in our creative ideas.

Szenteleky Kornel

Salut aux Hôtes de Dubrovnik!

Les écrivains hongrois de Yougoslavie envoient leurs saluts fraternels aux écrivains réunis au congrès du Pen-Club à Dubrovnik. Anche noi siamo scrittori, quoique peu nombreux et sans noms bien étincelants, nous ne laissons pas, dans ce pays aux côtés de nos frères yougoslaves, de persévérer dans la rèverie et dans la voie de l'action créatrice; aussi espérons nous, en y donnant de notre mieux, pouvoir apporter notre part de contribution à l'oeuvre d'un plus beau et meilleur avenir.

Il y en Yougoslavie des hongrois, pour la plupart de pauvres cultivateurs, de travailleurs ruraux et de petits artisans sans prétention culturelle bien grande. Les hongrois de cette contrée n'ont à ce point de vue jamais eu d'existence indépendante. Budapest y était à proximité; pas une autre province de l'ancienne Hongrie ne subissait l'attraction de la capitale d'une manière aussi directe et intense que justement la Batchka et le Banat, provinces incorporées à l'Etat Yougoslave. A côté de raisons purement sociales c'est bien et surtout par cette circonstance que s'explique le fait qu'à l'heure actuelle nous nous trouvons acculés aux difficultés toutes particulières l'orsqu'il s'agit de faire naitre une littérature indépendante et une culture bien à nous qui correspondent le mieux aux conditions changées de notre existence.

Le premier pas réfléchi et sérieux dans ce chemin fut franchi par la fondation du »Vajdasági Irás« en 1928. Cette revue littéraire se proposait de donner le jour à une littérature hongroise autonome par opposition à la tendance centralisatrice de Budapest, aussi avait elle par là étè amenée à s'intéresser plus particulierement aux destinées de notre population, à ses problëmes, à ses maux et à ses aspirations particulières. On s'occupait de nos compatriotes et on s'adressait à eux. Ce but ne laissait pas de frapper par sa hardiesse lorsqu'il s'agissait d'aller à l'encontre d'idées et de préjugés profondément enracinés dans les coeurs de nos lecteurs voire des littérateurs eux mèmes. Et quoique d'un pas lent nous nous acheminions tout de meme vers ce but, parce qu'on était forcé de reconnaître que par le fait d'appartenir quand mème au monde littéraire hongrois, nous ne saurions justifier notre oeuvre qu'en nous rendant indépendants; et par là nous fumes amenés à rompre les traditions

du passé. Nous devions vivre dans le présent et cela nous ramenait vers notre terre et vers notre population.

Cette revue ne vecut malheuresement que deux ans et demi. Notre public à cette époque ne témoigna à cette revue avec une orientation en tous points nouvelle qu'un interet médiocre; mais le processus d'evolution engendré par elle devait continuer son chemin. Il est vrai que les belles lettres s'étaient provisoirement réfugiées dans les colonnes des quotidiens, mais l'athmosphère et le ton qu'elles commencaient à réprendre dénotaient un changement foncier, et la pulsation d'une vie toute neuve se laissait déjà sentir.

L'année dernière notre seconde revue littéraire la »Kalangya« vit le jour. Le chemin ou elle allait s'engager était celui qu'avait déjà tracé la première revue, mais l'esprit de profonde conviction que notre groupe devenu plus nombreux apporta à son oeuvre semble s'être affermi et l'accueil que nous fit le public marqua une forte recrudescence de sympathies à notre égard. De nouveaux talents entrérent en scéne; et voici cue cette jeunesse affranchie de l'apanage desidées périmées vint redonner un nouveau élan à notre activité. Cete année a vu se réaliser notre vieux réve du Livre. Elle a marque la date de fondation de deux entreprises d'édition: de la Bibliothèque Hongrioise de Yougoslavie, faisant paraitre un volume par mois et des éditions de notre revue d'un livre par trimestre. Et c'est sans crainte de nous voir reprocher notre suffisance que nous osons á-present espérer que parmi ces livres il s'en trouvera plus d'un dont le succés se répendera au delà de nos frontiéres.

Aussi est-ce avec sollicitude que les quotidiens de leur côté accueillirent les écrits de nos littérateurs, de sorte que notre conviction d'avoir assuré des assises solides et des conditions propices au développement de la littérature hongroise en Yougoslavie, nous parait à juste titre fondée.

Les écrivains hongrois de Yougoslavie estiment que leur mission leur impose le noble devoir de former un lien entre la culture hongroise et yougoslave. C'est au service de cette idée que notre revue et les journaux hongrois ont eutrepris de publier des adaptions de produits littéraires yougoslaves. Des volumes entiers ont déjà paru en traduction, ainsi que des pièces de théatre, des romans et des descriptions de voyages.

Que cette brève esquisse de notre orientation nous serve de présentation auprès des litterateurs réunis à Dubrovnik, et qu'il nous soit permis d'adresser aux hôtes nos sentiments de vraie et profonde affection et de saluer en eux nos camarades, nos frëres dans le travail, dans la croyance et dans l'idée créatrice.

Corneille Szenteleky

Einen Gruss den Gästen in Dubrovnik!

Die magyarischen Schriftsteller Südslawiens grüßen in brüderlicher Umbundenheit die auf dem Kongreß des Penklubs in Dubrovnik versammelten Schriftsteller. Anche noi siamo scrittori! Wenn auch an Zahl gering, ohne glänzende Namen, so träumen und schaffen in diesem Lande neben unsern südslawischen Brüder auch wir, und allzugerne möchten wir die Baumeister einer besseren und schöneren Zukunft.

Das Magyarentum in Südslawien ist vorwiegend armes Bauern-, Handwerker- und Taglöhnervolk, dessen kulturelle Ansprüche nicht groß sind. Niemals hatten die Magyaren auf diesem Gebiet ihr eigenes Kulturleben. Budapest war nahe, vielleicht stand kein Teil des früheren Ungarn sosehr unter dem zentripetalen, kulturellen Einfluß der Hauptstadt wie eben die Batschka und das Banat, die nun zu Südslawien gehören. Neben den gesellschaftlichen Verhältnissen hemmte vor allem dieser letztere Umstand die Schaffung eines selbständigen Schrifttums, eines seiner Eigenart entsprechenden kulturellen Lebens durch das Magyarentum Südslawiens, wie es den Daseinsbedingungen und den veränderten Verhältnissen am besten entsprechen würde.

Das erste ernste und selbstbewußte Unternehmen war die Herausgabe des »Vajdasági Irás« (Wojwodinaer Schriften) im Jahre 1928. Dieser literarische Beobachter machte sich zur Aufgabe, ein selbständiges magyarisches Schrifttum zu schaffen, mit dem früheren Budapester Zentralismus zu brechen und sich vor allem in unser Volk, dessen Probleme, Weh und Traumwelt zu vertiefen. Aus dem Volke für das Volk! Diese Zielsetzung war allerdings sehr kühn, denn es galt überlebte, verknöcherte Vorurteile und Anschauungen in den Seelen der Schriftsteller und der Leser niederzureißen. Langsam rückten wir aber unserem Ziele nahe, auch mußten wir einsehen, daß wir, wenn wir auch zu den Mitarbeitern des gesamten magyarischen Schrifttums gehören, mit unserem Schaffen nur dann lebensberechtigt sind, wenn wir uns auf eigene Füße stellen, von den Idealen der Vergangenheit lossagen und der Gegenwart, unserem Volk und unserer Erde zuwenden.

Die Zeitschrift »Vajdasági Irás« erschien leider nur zweieinhalb Jahre, unser Publikum widmete ihr damals nur geringes Verständnis trotz ihrer neuen Zielsetzung. Die Evolution aber, die von ihr angezündet wurde, wirkte weiter. Wohl mußte sich das Schrifttum mit den Spalten der Tagespresse begnügen, das Gepräge seiner Werke, deren Luft war aber schon anders. Sie atmeten pulsierendes neues Leben.

Im vergangenen Jahre begann unsere zweite (literarische) Zeitschrift »Kalangya« (Ährenlese) zu erscheinen. In den Fußstapfen des »Vajdasági Irás«, aber mit vertieften Glauben, versträrkter Garde, bei stets wachsendem Verständnis unserer Leserschaft. Neue Begabungen wurden entdeckt und diese ungebundenen Jungen geben, von den Fesseln der Ideale des Gestern unbelastet, der Entwicklung lebensfrischen Schwung. In diesem Jahre konnte auch die lange unaufgelöste Frage des Buchverlages gelöst werden. Es bildeten sich die »Südslawische Magyarische Bücherei«, die monatlich ein Buch herausbringt, sowie die »Kalangya-Bücherei« mit vier Bucherscheinungen im Jahr. Ohne unbescheiden ze sein, können wir behaupten, daß es unter diesen Büchern Werke mit solchem Werte geben wird, deren Erfolg auch über die Grenze unseres Vaterlandes dringen wird.

Die Tagespresse gewährt unseren Schriftstellern auch gerne Raum, so daß der Rahmen und die Entwicklungsmöglichkeiten des magyarischen Schrifttums in Südslawien heute schon ganz ausgebaut sind.

Die magyarischen Schriftsteller Südslawiens empfanden es als edle Pflicht, als besondere Sendung zwischen der magyarischen und der südslawischen Kultur die Brücke zu schlagen. Sowohl die »Kalangya« als auch die Tagespresse vermitteln in kunstvoller Übertragung ständig Werke der südslawischen Literatur, auch sind mehrere Übersetzungen in Buchgestalt herausgekommen, so z. B. eine Anthologie der modernen serbischen Dichter, mehrere Bühnenwerke, Romane und Reisebeschreibungen.

Durch diese gedrängte Übersicht wollen wir uns den in Dubrovnik versammelten Schriftstellern bekanntmachen und entbieten den Gästen, die im Glauben und in dem schöpferischen Gedanken unsere Brüder und Arbeitsgenossen sind, noch einmal in wahrer Verbundenheit und verständnisvollem Mitgefühl unseren Gruss.

Kornelius Szenteleky

Pozdravljamo dubrovačke goste!

Mađarski književnici u Jugoslaviji pozdravljaju bratskom ljubavi sve književnike, koji se sastaju na kongresu Pen Kluba u Dubrovniku. Anche noi siamo scrittori, iako u malom broju, bez svetlih imena, ali ipak u ovoj državi pored naše jugoslovenske braće i mi sanjarimo, stvaramo, i mi želimo da budemo neimari jedne lepše i bolje budućnosti.

Madjari u Jugoslaviji jesu većinom siromašni ratari, obrtnici i radnici, čije kulturne potrebe ne mogu biti velike. Madjari na ovoj teritoriji nisu nikad živeli samostalnim kulturnim životom. Budimpešta je bila u neposrednoj blizini i možda nijedan deo bivše Madjarske nije stajao toliko pod centripetalnim kulturnim uplivom glavnog grada, kao baš Bačka i Banat, koji su postali sastavni delovi Jugoslavije. Pored društvenih prilika i poslednja okolnost mnogo je sprečavala, da jugoslovenski Mađari stvore samostalnu literaturu, i naročito kulturni život, koji najbolje odgovara uslovima života i promenjenih prilika.

Prvi, ozbiljan, samosvestan korak bilo je pokretanje literarne revije »Vajdašagi Iraš« godine 1928. Ova revija stvorila se zadatak, da osnuje samostalnu mađarsku literaturu, da prekine sve veze sa bivšim peštanskim centralizmom i da se u prvom redu pozabavi sa našim narodom, sa njegovim problemima, bolovima i željama. O našem narodu - narodu! Ovaj je zadatak bio vanredno smion, kad se uzme u obzir, da je trebalo porušiti stare, zarđale predrasude i slomiti ideale u dušama pisaca i čitaoca. Uspelo nam je, da se lagano približimo cilju, jer smo uvideli, da uzalud pripadamo u redove radnika univerzalne mađarske literature, naš rad imaće samo onda prava opstanka, ako postanemo samostalni, ako se odcepimo od ideala prošlosti, ako živimo u sadašnjici i ako se obraćamo našem narodu i našoj zemlji.

»Vajdašagi Iraš« postojao je nažalost svega dve i po godine, naša je publika u ono vreme prihvatila sa malo razumevanja ovu reviju sa novim ciljevima, ali ovaj evolucioni tok, koji je »Vajdašagi Iraš« pokrenuo, nije zastao. Literatura sputana je doduše u okvir dnevnih listova, ali boja i vazduh

radova znatno se promenuo, svuda se osećalo, da je zakucao nov život.

Prošle godine pokrenuli smo našu drugu literarnu reviju »Kalangya«. Istim smerom i stopama »Vajdašagi Iraš«-a, ali sa više vere i samopouzdanja, sa povećanom književničkom gardom i sa sve većim razumevanjem naše čitalačke publike. Pojavili su se novi talenti i ovi nevezani mladići, bez predrasuda jučerašnjih ideala, dali su nov polet svežem razvitku. Ove godine osnovana je i Jugoslovenska Mađarska Biblioteka, koja izdaje mesečno po jednu knjigu i biblioteka »Kalangye«, koja izdaje četiri knjige godišnje. Možemo slobodno da naglasimo, da se među ovim izdanjima nalaze ili da će se nalaziti radovi, čiji će uspeh probiti i granice naše države.

Dnevna štampa isto sa najvećom pripravnošću ustupa svoje stupce radovima naših pisaca, tako da su okviri i mogućnosti razvitka mađarske literature u Jugoslaviji već potpuno izgrađeni.

Madjarski književnici u Jugoslaviji smatraju svojom plemenitom dužnošću, da sagrade most između jugoslovenske i mađarske kulture, što više, oni smatraju, da su za taj veliki zadatak predestinirani. Ne samo »Kalangya«, nego i dnevna štam pa stalno donosi radove iz jugoslovenske književnosti u umetničkom prevodu, što više, nekoliko prevoda izašlo je i u knjizi, kao n. pr. Antologija modernih srpskih pesnika, više pozorišnih komada, romana i putopisa.

*

Sa ovim kratkim pregledom želimo da se pretstavimo književnicima, sakupljenim u Dubrovniku i posle sklopljenog poznastva još jednom sa iskrenom srdačnošću pozdravljamo goste, koji su nam braća i prijatelji u radu, u verovanju i u stvaralačkoj misli.

Kornel Szenteleky

Köszöntjük a dubrovniki vendégeket!

A délszlávországi magyar írók testvéri szeretettel köszöntik a Pen Klub dubroniki kongresszusára összegyűlt írókat. Anche noi siamo scrittori, ha mindjárt kevés számban, ragyogó nevek nélkül, de ebben az országban délszláv testvéreink mellett mi is álmodunk, alkotunk, mi is egy jobb és szebb holnap építői szeretnénk lenni.

A délszlávországi magyarság javarészt szegény földműves, iparos és napszámos nép, melynek kulturigényei nem lehetnek nagyok. A magyarok ezen a területen sohasem éltek önálló kultúréletet. Budapest közel volt, talán a régi Magyarország egy területe sem állt annyira a főváros centripetális kultúrhatása alatt, mint éppen Bácska és Bánát, amelyek Délszlávország részei lettek. A társadalmi viszonyok mellett ez az utóbbi körülmény is erősen hátráltatta, hogy a délszlávországi magyarok olyan önálló irodalmat, saját kulturális életet teremtsenek, mely létfeltételeiknek és a megváltozott viszonyoknak legjobban megfelel.

Az első komoly, öntudatos irodalmi vállalkozás a Vajdasági Irás meginditása volt 1928-ban. Ez az irodalmi szemle céljául tűzte ki, hogy önálló magyar irodalmat teremtsen, hogy szakitson a régi pesti centralizmussal és elsősorban népünkkel, annak problémáival, fájdalmaival és vágyaival foglalkozzék. Népünkről — népünknek. Ez a célkitűzés roppant merész volt, mikor régi, megkövesedett előitéleteket és eszményeket kellett ledönteni az írók és olvasók lelkében. Lassan mégis közeledtünk a célhoz, mert be kellett látnunk, hogy hiába tartozunk az egyetemes magyar irodalom munkásai közé, munkásságunknak csak akkor van jogosultsága, ha önállósitjuk magunkat, ha elszakadunk a mult eszményeitől, ha a jelenben élünk és népünk, földünk felé fordulunk.

A Vajdasági Irás, sajnos, csak két évig élt, közönségünk akkor még kevés megértéssel fogadta ezt az új célkitűzésű folyóiratot, de az az evoluciós folyamat, amelyet a Vajdasági Irás meginditott, tovább folytatódott. Az irodalom ugyan egyelőre a napisajtó keretei közé szorult, de az irások színe, levegője már megváltozott, már érezni lehetett az új élet lüktetését.

Tavaly megindult második irodalmi szemlénk, a Kalangya. A Vajdasági Irás nyomdokán, de több hittel, megerősödött írótáborral és közönségünk egyre növekvő megértésével. Uj tehetségek tűntek fel és ezek a kötetlen fiatalok, akiket már nem feszélyeztek a tegnapi eszmények, friss lendületet adnak a fejlődésnek. Ebben az évben már a könyvkiadás sokáig vajudó kérdése is megvalósult. Megalakult a Jugoszláviai Magyar Könyvtár, amely havonként egy könyvet ad ki és a Kalangya Könyvtár, mely négy könyvet jelentet meg évente. Szerénytelenség nélkül állithatjuk, hogy ezek között a könyvek között több olyan értékű is akad, vagy fog akadni, amelyeknek sikere áttöri majd országunk határait.

A napisajtó is szivesen ad helyet íróink munkáinak, úgyhogy a délszlávországi magyar irodalom keretei, fejlődési lehetőségei ma már teljesen kiépültek.

A délszlávországi magyar írók nemes kötelességüknek, külön elhivatottságuknak érezték, hogy hidat verjenek a magyar és délszlv kultúra közé. Ugy a Kalangya, mint a napisajtó állandóan közli a délszláv irodalom termékeit művészi átültetésben, sőt több fordités könyvalakban is megjelent, mint például a modern szerb költők antológiája, több színdarab és útleírás.

*

Ezzel a kurta tájékoztatással be akartunk mutatkozni a Dubrovnikban összegyűlt íróknak és bemutatkozásunk után még egyszer igaz szeretettel, megértő együttérzéssel üdvözöljük a vendégeket, akik testvéreink, társaink a munkában, a hitben, a teremtő gondolatban.

Szenteleky Kornél

Válság és kultura

I.

Mintha valami földalatti erők lenditenék, irányitanák a világ sorsát, zúg, forrong és eruptiv kitörésekben lendül előre vagy hátra az európai kontinens társadalmi és politikai élete. Hogy az ujjászületés jelensége-e, vagy a végpusztulásé ez a világforrongás, azt nem lehet még tudni, most még csak azt látni, hogy valami ismeretlen cél felé rohan a világ borzalmas kiméletlenséggel, amelynek kisérő jelenségei a gazdasági pusztulás, a nyomor, a demokrácia bukása, a szélsőségek feltörése a hatalomra, politikai erőszakosságok rendszerének bevezetése és az emberek millióinak éhező jajkiáltása.

Két ellentétes szélsőség küzdelme folyik az előtérben: a jobboldali reakcióé és a bololdali marxizmusé. Európa keletén a marxizmus jegyében próbálják a világ rönesszanszát megépiteni, nyugaton pedig a jobboldali diktaturák erőszakkal vissza akarják állitani az elnyomáson alapuló rendszereket. Vagy talán maguk sem tudják, mit akarnak, csak a képtelen és elviselhetetlen állapotoktól támadt szabadulási vágy hivta életre azokat a kétségbeesett kisérleteket, amelyek ma még céltalanul és programtalanul kezelik a hirtelen kezükbe került hatalmat.

De nem is az a fontos, hogy mit akarnak, hanem hogy mit fognak végül is elérni? Mi lesz a vége, hová vezetnek ezek az állapotok, hová jut a világ, a pusztulásba-e vagy a jobb és szebb életbe? — ezt kérdezi magában ma minden gondolkodó ember. Mert mindenki érzi, hogy átmeneti állapot a mostani, csak nem tudni, mi felé vezet az átmenet. Évek óta napról napra nagyobb a világ népének nyomora, napról napra több a munkanélküli, kevesebb a fogyasztó, növekszik és bonyolódik a sokféle válság, a régi polgári ideológia csődöt mondott, új világnézetek alakulnak ki, új erkölcsi orientáció felé tapogatózik a világ, a társadalom és a termelés régi épülete felborult és a nagy kaoszban nincs program, nincs terv, nincs egységes, összetartó akarat a kibontakozásra. Azt lehetne mondani, hogy teljesen ötletszerűleg, minden vezetés, irányi-

tás és cél nélkül haladunk a bizonytalan jövő felé, az emberiség sorsának irányitása nincs többé emberek kezében, mert nincs vezér, nincs olyan lángész, aki meglátná vateszi jövőbelátással, hogy merre kell mennünk. Az emberiség pedig kétségbeesve a jelen elviselhetetlensége és a jövő bizonytalansága fölött, riadtan kérdezi: hová megyünk, merre visz az út, mi lesz velünk, mi lesz a gyermekeinkkel?

II.

Aki a beteg szervezetet megvizsgálja és prognozist akar adni a betegség kimeneteléről, annak először diagnosztizálni kell. Meg kell állapitani a baj okát meg kell találni a kórokozót, aztán lehet csak hozzáfogni a kezeléshez. A mai társadalom betegségének okát igen sokan a háborúban vélik feltalálni, azt hiszik, hogy a nagy világháború a maga szörnyű materiális és morális pusztitásaival minden baj forrása. Pedig tévednek, mert már a báború maga is okozat volt, a betegség egyik tünete, talán kezdete annak a folyamatnak, amely az egyetemes kórokozónak, amely a többi beteges jelenséget: a gazdasági válságot, az erkölcsi felfogások csődjét, a mérséklet és türelem gondolatának bukását, az egész gazdasági és társadalmi felfordulást okozta.

Nem nehéz rátalálni erre a nagy okra, amely mindenért felelős. Kétség sem fér hozzá, hogy ez az ok — mint a történelmi materializmus szerint minden egyéb — gazdasági természetű. Hiszen az már nem szorul magyarázatra, hogy a háború gazdasági okokból tört ki, piacokat kerestek a nagyban termelő államok, mert a termelésük egész mennyiségét nem tudták elhelyezni az addigi piacokon. Már a háború előtt többet termeltek, mint amennyit elfogyasztani tudott volna az emberiség, tehát a fegyverek segitségével kerestek módot, hogy el lehessen adni mindent, amit előállitanak gyáraikban.

Azaz hogy ott volt a baj, hogy a vásárlóképesség hiányzott, nem volt elég a fogyasztó. Hiszen még a mai racionalizált termelés mellett sem képesek a gyárak és üzemek annyit termelni, amennyit az emberiség elfogyasztani ne volna képes. De az emberek nem fogyasztottak annyit, amennyit tudtak, sőt szerettek volna, mert sohasem kerestek eleget ahhoz, hogy igazán jól élhessenek belőle. A termelésben mindig az volt az elv, hogy minél kevesebb bérért minél több munkát kapjon a termelő, más szóval, hogy minél nagyobb legyen a haszon. Ez az elv érvényesithető volt addig, amig a fogyasztás nem jutott válságba, amig a kevés munkabér mellett is minden munkás munkához jutott és fogyasztani tudott. De

a termelés fejlődésével, a gépek feltalálásával, a racionalizáció révén egyre nehezebb lett a helyzet, mert a munkaerő feleslegessé vált, viszont ezzel a termelés elvesztette a fogyasztót. A tehnika fejlődésével voltaképpen az emberiség helyzetének kedvezőbb alakulását kellett feltételezni, hiszen a gépek megszabaditottak bennünket a fárasztó munka legnagyobb részétől, a valóságban azonban az emberek egyre csak nehezebb sorsra jutottak, mert a géptehnika fejlődése a munkanélküliség terjedését és ezzel óriási nyomort okozott.

Ma már az a helyzet, hogy ha az egész termelést racionalizált gépekkel bonyolitanák le, ha az összes gépeket racionalizálnák, akkor az emberiség egész szükségletét az összmunkásság napi két-három órai foglalkoztatásával ki lehetne elégiteni. Ha tehát mindenütt az egész világon a naponta három órai munkaidőt vezetnék be, akkor is bőségesen jutna minden szükségletre az elért termelésből. És a tehnika további fejlődése megadja azt a kilátást, hogy a jövőben minden emberre csak napi egy óra munka jutna. Viszont ha fenntartják a napi 8—10 órás munkaidőket, akkor az emberiség kilenc tizedrésze munka nélkül maradna.

A gazdasági konfliktus tehát abban áll, hogy a gépek fejlődésével meg kellene változtatni a termelési elveket, de erre a termelők nem hajlandók. Ha egy munkásra csak egy órai munka jut naponta és ezzel annyit termel, amennyit eddig tíz óra alatt termelt, akkor egy óra munkáért kellene neki megadni azt a bért, amit eddig tíz órai munkájával keresett. Ebben az esetben mindenki fogyasztana, nem jutottunk volna el a fogyasztás válságához és nem lenne munkanélküli munkás. De ehhez új mentalitás kellene, új erkölcs és új társadalmi felfogás. Csak az az ember tud belenyugodni abba, hogy a munkás napi egy órai munkából megéljen és családot tudjon eltartani, aki szakit az eddigi ideológiával és új világnézetet vall. Aki elfogadja azt a tételt, hogy senkinek sincs joga duslakodni, amig éhező van, hogy senkinek sem jár több, mint amennyit munkája ér, de annyi mindenkinek jár, aki belenyugszik abba a gondolatba, hogy ha egyszer minden igényt ki tud elégiteni a termelés, hát akkor ne legyen senki akinek kevesebb jut ki az élet fizikai és lelki szépségeiből, mint másnak, hogy a termelés eredménye közkincs, amelyből minden ember egyformán meríthet, hiszen a forrás sohasem fogy ki.

Ez azonban a mai ideológia mellett el sem képzelhető. A mai ember nem fogadja el az egyenlőség gondolatát, azt, hogy minden embernek ugyanannyi jár a munkájáért, ha egyszer telik. Hogy például a munkás is úgy élhessen, mint a mérnök, vagy maga a gyáros. Valahogy az a helyzet, hogy a gépek lehe-

tővé tennék az emberi sors hallatlan javulását, de az emberi gondolkodás ezt nem hajlandó elfogadni és a gépipart ellenségének tekinteni. A mai helyzet az, hogy abbahagyták a gépek racionalizását, nehogy nagyon sokat termeljenek és megkönnyitsék az emberiség helyzetét. A braziliai kávét a tengerbe dobják, az amerikai búzát mozdonyok fűtésére használják, a fölösleges tejet a csatornákba öntik, nehogy olcsóbb legyen minden és az emberek nagy tömegei könnyebben hozzájussanak.

A tehnika fejlődése révén az a helyzet, hogy jónak kellene lenni a világhelyzetnek, jólét és bőség uralkodhatna a világon, a valóságban azonban soha nem tapasztalt nyomor uralkodik, az emberek százmillióinak nincs mit enni, az emberek között hihetetlenül nagy a gyűlölködés, sehol a legkisebb rend és nyugalom és a világ új háborúra készülődik. Mindez pedig azért, mert nem tudott az ember alkalmazkodni lelkileg, gondolkozásában, érzésében, morális felfogásában a megváltozott termelési viszonyokhoz. Ez minden bajunknak és gondunknak az oka, ez a megnemértés, ez a pszihológiai kialakulás hiánya a gazdasági átalakulással egyidejüleg. Ha egyszerre megértené és elfogadná az egész emberiség, hogy most itt van az igazi egyenlőség, szabadság és az egyenlő jólét ideje, hogy nem kell irigyelni mások jólétét, hisz magunknak is részünk van benne, hogy az étel ne abban a tudatban essék jól, hogy másoknak nem jut belőle, egyszóval, hogy önzetleneknek, megértőknek igazi krisztusi értelemben vett testvéreknek kell lennünk valamennyiünknek, akkor minden baj megszűnne, de éppen ez az, amire képtelen az emberiség.

III.

Mert ehhez egy másfajta emberre van szükség, egy új embertipusra, egy nemesebb, igazibb, megértőbb, önzetlenebb embertipusra. A mai ember lényege az önzés, ezzel születik a világra és ezzel hal meg. Az önző embernek el kellene tűnni és átadni helyét az önzetlen, altruista embernek, ha az új világ kialakulását el akarnánk érni. Gyökeresen, lelke fenekéig meg kellene változni az emberiségnek, ha az eszményi emberi életet akarja elérni.

Az ember születésénél magával hozza az eredendő bűnt: az önzést. Önző emberekkel pedig nem lehet önzetlen dolgot alkotni, nem lehet igazságtalanságra született emberektől igazságot várni, nem lehet egyenlőségről beszélni ott, ahol mindenki mások fölé akar emelkedni. Hogy az emberiség boldog korszaka eljöhessen, új emberré kell átváltoznia a régi

embernek, új sajátságokkal, új erkölcsökkel új világfelfogással és új termelési, fogyasztási, szóval új társadalmi rendszerrel.

Csak az a kérdés, lehet-e remélni, hogy valaha is eljutunk odáig, hogy a mai ember helyébe más embertipus lépjen, lehet-e várni olyan átalakulást, amilyen ehhez szükséges? Vajjon el lehet-e érni, hogy már születése pillanatában másfajta legyen az ember, mint a mi? Ez az a kérdés, amelytől függ minden, amely meghatározza, hogy hová jutunk, merre megyünk, mi lesz belőlünk.

Lehet-e az emberiség belső, egyéni, lelki berendezésében olyan változásra számitani, hogy be tudja járni azt a távolságot, amely a méhtől a hangyáig vezet? Mert nagyon jól tudjuk, hogy a hangya az az eszmény, amely felé az emberiségnek törekednie kell. A hangya társadalmi és termelési rendszere az igazság és egyenlőség alapján áll. A hangyák közt nincs külömbség hangya és hangya között, ott mindenki egyaránt dolgozik és egyenlően osztozkodik, ott teljes a munka- és jövedelem megosztás. Ezzel szemben a méhek igazságtalan társadalmat alkotnak, ott vannak dolgozók és vannak herék, akik mások munkájából élnek. A méhek társadalma sokban hasonlít az emberéhez, a hangyáké pedig az elképzelt eszményi társadalmi rendhez és ha az ember a méhektől a hangyák rendszerére térne át, akkor érné csak el azt a célt, amely felé törekszenek az utopisták.

Vajjon lehetséges-e ekkora átalakulás? Vegyük például megint a méheket és el lehet-e képzelni, hogy valaha a méhek feladják az igazságtalan társadalmi rendszerüket és áttérnek a hangyák társadalmi berendezésére? Például ha akadna egy olyan méh, amely elkezdene agitálni a munkásméhek között és felszólitana őket, hogy ne dolgozzanak a herék részére, lázadjanak föl és amit termelnek, azt maguk fogyasszák is el. Vajjon lehetséges-e ez? Nem lehetséges. Mint ahogy az sem képzelhető el, hogy egy-két erőteljesebben kifejlett hangya szolgaságba kergetné a többieket és arra kényszeritené, hogy nekik dolgozzanak, őket tartsák el munka nélkül.

Nem lehet ilyesmit elképzelni, mert úgy a hangyának, mint a méhnek megvan a maga társadalmi egyénisége, másképpen nem tudna élni, mint ahogyan él, mert ez felel meg a természetének, társadalmi egyéniségének. Azt mondhatnánk, hogy a méh kapitalista, a hangya pedig szocialista lény. Nem lehetetlen, hogy a természet minden állatnak megadta a maga társadalmi egyéniségét, amely meghatározza a társadalmi és termelési rendszerüket. Felmerül a kérdés, nem így van-e az embernél is? Nem adott-e a természet az embernek is megvál-

toztathatatlan társadalmi egyéniséget és így nem hiábavaló-e minden törekvés, amely az ember lelki konstrukciójának, ideológiájának, társadalmi és termelési egyéniségének megváltoztatását tűzi ki céljául? Nem kell-e abbahagyni minden törekvést, amely más világot akar teremteni az emberi társadalomban, amely igazságosabb és egyenlőbb emberi társadalomra irányul, amely az emberi gondolkodást megváltoztatni, az emberi önzést megszüntetni kívánja?

IV.

Csakhogy az ember éppen abban külömbözik a többi állattól, hogy fejlődőképes. A hangya társadalma lehet igazságosabb és szebb az emberénél, de az sohasem fejlődhetik, sohasem érhet el egy magasabb fejlődési fokra. A hangya millió évek előtt is ugyanolyan volt, mint ma, ugyanúgy élt, dolgozott és gondolkodott. Ezzel szemben a neandervölgyi ember legalább annyira külömbözött a mai embertől, mint a hangya a méhtől. Az ember máig is megtudott tenni akkora utat a fejlődés terén, mint amekkora az út a méhtől a hangyáig. Miért ne tehetne meg hát mégegyszer akkora utat, hiszen a fejlődés ma sokkal gyorsabb tempóju, mint ezelőtt és a fejlődést a körülmények sürgető kényszere is gyorsitja?

Van ennek a fejlődésnek egy hatalmas eszköze, ami megint csak az ember tulajdonsága, ami olyan kovásza, élesztője a haladásnak, a fejlődésnek, amely feltartóztathatatlanná, erőteljessé, lendületessé teszi ezt az egészséges átalakulást. Ez a hatóerő a kultúra. A kultúra teszi a lelkeket nemesebbé, a sziveket jobbakká, a gondolatokat megértőbbé, általában belátóbbá, szelidebbé, áldozatkészebbé, altruistábbá teszi az embert. A kultúra már régen megértette, merre vezet a fejlődés útja, már régen ezt az irányt szolgálja, régóta iparkodik az emberekből az önzést kiírtani, régóta törekszik az igazságra és egyenlőségre.

A kultúra tehát az a fegyver, amellyel a jobb világot, az új világot, a gazdasági és társadalmi kaoszból való kiszabadulást ki lehet küzdeni. A kultúra terjedésével lehet a mai emberből megteremteni az új embertipust, amelyre okvetlenül szükség van az új világrend diadalához. A kultúra a lelkek nevelője, az emberiség Mózese, mely kivezeti az emberiséget a szolgaság országából a tejjel-mézzel folyó Kanaánba.

Aki az emberiség sorsáért aggódik, aki szolgálni akarja a jobb jövő ügyét, aki vágyik a mai zürzavar megszüntetésére, aki meg akar szabadulni a mai válságok fojtó karjaiból, annak egy kötelessége van: segiteni a kultúra fejlesztését,

megerősödését, minden erejével közreműködni a kultúra munkájában. Mert ez az egyetlen módja az új rend, az új világszemlélet és az új erkölcs mielőbbi kialakulásának. Ettől függ az emberiség jövője és boldogulása.

Nem akarjuk azt mondani, hogy ez az egyedüli hatóerő az új világ kialakulásában, mert vannak még más tényezők is, mint a gazdasági szükségszerűség, a válság elviselhetetlen nyomása, a tömegek egyre növekvő nyomora és elégedetlensége stb. De a kultúra talán a leghatásosabb tényezője ennek a fejlődési folyamatnak és ami vitathatatlan, a kultúra terjedése teszi az átmenetet símábbá, nyugodtabbá és a megrázkódtatásokat elviselhetőbbekké.

A kultúra pedig, mint élő szervezet, fejlődik lendületesen. Szinte magától terebélyesedik, erősödik, mint ahogy a seb magától gyógyul. A veszélybe jutott emberiség életösztöne termeli ki a kultúrérdeklődést, a kultúra szeretetét az emberekben, mert tudat alatt érzik, hogy ez a gyógyulás eszköze. Soha akkora kultúrélet nem volt a világon, mint most a válságok és pusztitások idején. És ez a legvigasztalóbb jelenség az általános pusztulás közepett. Éppen ezért nem kell félni az emberiség jövőjétől, nem kell attól tartani, hogy vesztébe rohan a világ. A jövő rendbejön, az bizonyos, csak az átmenet lesz borzalmas, amig odáig eljutunk, nagyon sokat fogunk még szenvedni és nélkülözni. Ami utána jön, az nagyon szép lesz, utódaink már egy tökéletesebb világ tökéletesebb emberei lesznek.

Hesslein József

Világ szegénye

Ki vagyok én, ha nem világ szegénye?
Világ szegénye, ki mégis adhatok.
Nem okoz gondot az ötezrek éhe:
a világ mezői termők, gazdagok.

Honnan aratnék, ha búzát sem vetek,
fát honnan vennék, erdőm sincs bozótos;
jólelkek gyomlálják termő kertemet
s fűszerrel lát el a mennyei boltos.

Szegényen élek ötezerekkel,
világ mezői mégse hagynak éhen,
mert meg-megkinál égi kenyerekkel
az Úr — s jóllakom; jóllakik a népem.

A szántóföldre, az úrasztalára
terit az Isten minékünk ebédet
s megáldja százszor a körül ült tálat
s a pacsirtákkal dudorászó népet.

Óh, boldog ize a dalnak, kenyérnek,
mely ott csiráz a szántóföld rögében
tanúskodj róla — én a dalban élek,
a dalban halok gazdagon, szegényen.

Ki vagy hát, ha nem világ szegénye?
Világ szegénye, ki mégis adhatok.
Nem okoz gondot az ötezrek éhe:
a mezőket járva verset szavalok.

Fekete Lajos

Bujkáló tavasz

Mint delelő bivalyok sötéten meredtek
udvarunk végében a tavalyi kazlak.
Lomha mozdulással a téli hó levedlett
a kazlak válláról s nem fagyott meg aznap.

Kutak gémjén, káváján mitévő-tanácsot
tartottak a varjak: tavasz lesz, vagy nem lesz?
És a rögtönzött gyűlés kár-kár-kárt karácsolt
mert a határ felől zsongott a tavasz-nesz.

Mint egy sötét szökevény kószált a vidéken
napok óta a szél, gunyoros-röhögve,
de hiában feszengett birkózó hírében
mert egy haragos zöld somfa-rügy ledöfte.

A fák csupasz ága közt tátottszájú, mafla
veréb-család guggold csip-csip-csip-csirip-neszt
zajongva s az emberek a sarat dagasztva
hiresztelni kezdték: tavasz lesz..., tavasz lesz...

Tavasz lesz! Hát tavasz lesz, — sóhajtott az ember
s nehéz mozdulattal subáját ledobta
az útszélre, ahol épp vele szemtől-szembe
feszület állott a napfényben ragyogva...

Fekete Lajos

Sem fű — sem fa

Sem fű, sem fa, cserje csak
megalkuvás bokra
hajlik amerre a szél
dönti háborogva.

Engedelmes vesszei
a földig hajolnak
veréb-súlynyi terhétől
veréb-hatalomnak.

Vézna bokra hajladoz,
nehogy ága törjön
s veréb-bosszú, vagy vihar
rajta átsöpörjön.

Semfű-semfa foghijas
alázat sövénye,
eleje ott kezdődik
ahol van a vége.

Semfű-semfa-kerités
inség-tanyát óva
mintha a szegény ember
helyett is hajolna.

Pedig a szegény régen
semfű-semfa-ember,
lépten-nyomon hajlong a
hatalommal szemben.

Hajh, a tölgyfa szembeszáll
villámmal, viharral
s felhők üstökébe kap
izmos fölgyfa-karral.

Istenem, csak hagyj tovább
tölgyfa-gőgöt bennem,
inkább szembeszállok száz
vad veszedelemmel

s ha villám sújt ropogva
hamvadjak a tűzben,
de a megaláztatást
soha el ne tűrjem!....

Fekete Lajos

Sorsválasztás

Közönséges parasztszekér döcögött végig kegyetlen zörgéssel a rekkenő, déli órákban a kulpin—petrováci műúton. A lovak lomhán bólogattak nehéz fejükkel s annyira melegük volt, hogy egymáshoz dörzsölődő combjaik kiszappanosodtak.

Szellő se moccant s a felvert bácskai por, mint hosszú füstvonat, lustán húzódott utánuk. Pásztás fellegei még jóideig ott lábatlankodtak az országút környékén.

Mint két óriási, egzotikus, fekete virág, úgy lengett, hajladozott a két napnak feszitett ernyő a tovadöcögő saroglya felett. Csak a szürke porköpönyeges hátak látszottak ki alóluk. A fejek egészen bevették magukat a széles korong alá, de még igy is bőven kijutott a porból, mely a férfi arcát oly vastagon lepte be, mint a szürke puder.

Tiszolciék utaztak a szekéren, a k—i aljegyzőék. Autóbuszon is mehettek volna, de akkor korán kellett volna útra kelniök. Az ember pedig nem állit be hajnalban oly házba, ahová többé nem akarja betenni a lábát. Még: némi hurcolkodás is közbeesett. Ezt pedig nem lehetett autóbuszon lebonyolítani.

Már elhagyták Petrovácot és Glozsán felé kanyarodtak.

A nap egyre magasabbra hágott s csak úgy lapátolta tüzét az izzóvá vált, köves országútra. De a negyvenötéves, testes Tiszolci még mereven tartotta magát. Csak a szeme szögletében keveredett össze a por és az izzadtság sáros péppé. Nagybajszu, husos, vörös arca azonban meg se moccant. Mintahogy üveges nézésű, nagy, vizeskék szeme is mozdulatlanul meredt az útra. Panoptikumokban szokott az ember ily megtévesztően élő viaszarcokkal találkozni.

S amily mozdulatlanul ült súlyos testével a rongyos és kemény bőrülésen, éppoly keveset beszélt. Egész úton alig ejtett egy-két szót. Azt is inkább válaszadás formájában. Lassan, türelmesen és megfontoltan rakta össze gondolatainak kockáit. S amit megalapozott, nem lehetett többé kidönteni. Olyan súlyos volt, mint valami kőtömb. Kivésett gondolatait annak rendje és módja szerint megőrizte, elraktározta. S nagy-

néha, ha megszólalt, egy-egy csendes megjegyzésével ledöntötte az embert.

Kis, feketekalapos felesége egyenes testtartással ült mellette Ezt a testtartást még leánykorából, a messzi békeévekből hozta magával. Akkor a középosztályi nevelés parancsolta. De azóta megfonnyadt a dereka s kinlódva cipelte az elavult örökséget. Dacból, büszkeségből, hogy senki se lássa ruhájuk alatt szakadtságukat: a tengődést, a sivár holnaptalanságot.

S 1919 óta télben, nyárban — csikorgó hidegben, zuhogó záporban vagy tikkasztó forróságban nem egyszer rótta végig apró vicinálisokon és parasztszekéren férjével együtt az országutakat. Ma még Bácskában hajtották le a fejüket, holnap már valamely Isten háta mögötti, bánáti falucskában s holnapután meg Baranyában. Mire az állandósulás bekövetkezett, az ide-oda dobált és elcserélgetett emberek lelkileg elrongyolódtak és elhasználódtak.

S Tiszolciné még örült, hogy protekciótlan férje állásában megmaradhatott.

Tiszolciné mindezt már sokszor elgondolta s örült, hogy legalább megkapaszkodhatott egy darabka életrögben. S görcsösen őrizte, mert élni — élni akart s nem legurulni az útszéli árokba. Hánynak nem jutott még az élősködési lehetőség sem? Hány járt titokban alamizsnát koldulni, burkolt vagy kevésbé burkolt formában? S hány ült üres, jéghideg szobában, betegen, rongyosan, éhesen, szinte apatikusan várván, hogy reájuk szakad a holnap s végleg eltemeti őket.

Tiszolciné, ha reájuk gondolt, fázósan didergett össze. S még makacsabbul törte magát előre. Nem engedte, hogy kimarják és megfojtsák. Elkisérte férjét egyik faluból a másikba. Vele nélkülözött, de nem hagyta, hogy elmagányosodjék s hitevesztetté váljék. Életben tartotta, nógatta, aktivizálta. S ha kellett, maga járt kilincselni. De nyolc esztendő mulva elérte, hogy visszakerülhettek abba a faluba, ahol egy egész életen át megtakarékoskodott házacskájuk állott. Mikor azonban átlépte

Támogassa Ön is a saját kulturáját!

Olvassa a kiadásunkban megjelent könyveket!

a küszöböt s megindult a ház vége felé, egyszerre meg kellett állnia. »A mi házunk...« — mondta elhalkulón. S nem birta tovább, rázni kezdte a sirás.

Ez is elmulott. A régi baj helyébe újat görgetett az élet.

Bátyja, Berkenyés végrehajtó a napokban levelet irt. Arra kérte őket, hogy vegyék magukhoz a hugát, mert nem tud vele kijönni. Csak ennyit. De ő a sorok mögött olvasott. Érezte, hogy a nyugtalan betűket a hazugság iratta s hogy a hazugságra asszony bujtogatta. De ki lehetett vajjon? Hiszen bátyjához való nem akadt a faluban. Talán valami parasztasszony? De ki vette volna magára az összeröffent falu száját? Hozzá még úrral, koldussal. Kétszeresen szégyen lett volna valamirevaló parasztasszonynak. Csak kikapi lehetett, szégyentelen, aki fittyet hány az egész falu népének s szemtelenül a nagy-hangos emberek felé perditi sokrétü szoknyáját.

Pedig, hogy kitervelte, hogy a szegénység viskójában összehozza két testvérét. Hogy megkösse egyiket a másikkal. Hogy ne legyenek egyedül és megtanulják, hogy szükségük van egymásra. Hiszen úgy sem tartogatott számunkra csodát az élet. Éppen elég csoda volt már az is, hogy az ember — úgy, ahogy — élni tudott.

Nem akarta, hogy a többiekhez hasonlóan széthulljanak. Akik átszakadtak, azok úgyis elidegenedtek és elvesztek. Csak még a név tartotta őket össze. Gyönge, vékonyka cérna, melynek már csak egy rántás kellett, hogy egészen elszakadjon.

De hiába tervelte ki a dolgot, az eszkába szétesett.

A váratlanságokon már rég túl voltak. Már alig beszéltek róla. Inkább csak befelé emésztődtek. Tiszolci beletörődötten, felesége annál jobban. Családi szégyenfélének érezte, melynek hire még hozzájuk is elgyűrűzik.

Tiszolciné elrévedt tekintete az út porába hullott. Fáradt volt, összetört. Elgyötörte a hőség, a kocsirázás, bátyjának eljárása. S most új küzdelem előtt állott. A kocsi az imént fordult be a dunamenti falu legszélsőbb uccájába. Csak az nyugtatta meg, hogy férjét kedve ellenére az útra erőszakolhatta. Legalább bátyja nyakára ültetheti, hogy megemlegesse az utolsó órákat.

Vasárnap volt, istentisztelet vége. Ünneplő ruhás, tót parasztok hosszú, fekete sora hömpölygött lassan lefelé a nagyuccán, a luteránus templom felől. De a becsapódó kiskapuk és a keresztbe fekvő uccák apránkint felitták az embercsermelyt. A falu végén már csak néhány, méltóságos járásu öregember és asszony cipelte a nehéz, nagykapcsos bibliát vagy énekes könyvet.

Mire a parasztkocsi hangos hó, hó-val megállott az egyik diszesebb ház előtt, teljesen kiürült az ucca s lustán, elkábultan déli szunyókára heveredett.

Berkenyés maga nyitotta ki a nagykaput. Azután lesegitette őket. Majd összecsókolódzott. De nagy, barna szeme zavartan bujdosott. Óvakodott, hogy valamelyikük nézésével találkozzék. Tiszolci csókja rideg volt, közömbös, inkább rokoni udvariasság, Tiszolcinéé: fagyos, elutasitó, ellenséges. Még fekete szemével is bátyja felé vágott. De annál nagyobb szeretettel indult a pitvarajtóban pipiskedő vénleány huga felé, aki fekete mosórongyaiban összetörten, sirva várta. »Most már nincs senkim sem« — zokogta. »Ne sirj, Juliska, eljössz hozzánk« — csititgatta nővére. S befelé támogatta.

A folyosó puhafaasztala már ebédre volt teritve. A régi, családi, fehér abrosz volt rajta. Még anyjuk készitette gyermekeinek kelengyébe. Szepesvidéki damaszttakácsoktól vásárolta összekuporgatott almapénzen. Több helyen foltozott volt már a régi jószág. Olyan, mint az ő uraságuk. Minden a tegnapé, a multté. Lejáróban volt az órája.

Az ebéd: ünnepi volt. Erről még nem szoktak le. Berkenyés Juliska, ha sirva is, de megfőzte. Csak nem fogadhatták semmivel a vendégeket. Ragu-leves, kacsapecsenye, körités, kóh, gyümölcs. Nem maradt ki semmi a régi családi menüből. Ha gyászebédnek is készült, melyből a nők csak két kanál levest ettek s melyhez inkább csak a férfiak nyúltak. De még ők is étvágytalan-alig. Szinte kár volt vele elkinlódni.

Igy az egyes fogásokat hamarosan lehordták. A nővérek azután az udvari szobába vonultak vissza, hogy becsomagoljanak az útra.

A disztelen fehérre kopott puhafaasztal pedig teritőtlen maradt. Csak a zömök, nagy hasú, literes üveg magányoskodott rajta, kiloccsant, szurós, ecetes bortócsában, cseppet sem hangulatbaillően, mert a rája pingált, széles gatyás, lájblis és tótkalapos Göre Gábor biró uram akár napestig is elkivángathatta volna a hasolló lyókat, ha Berkenyés nem könyörül meg rajta s nem nyeldes időnként nagyobb kortyokat a vastag talpas, paraszti boros pohárból. Sógora ugyanis alig nedvesitette meg ajkát. Hiába kinálgatta. »Ugyan igyál Árpád.«. — »Nem köszönöm.« — válaszolta amaz röviden, mindig ugyanúgy . S hallgatott. Igaz, hogy kevés szavu volt egész életében. De mostani hallgatása sulyosabb volt a rendesnél. Szinte rájuk száradt. Igy hát a pár órás időközt az indulásig Berkenyésnek kellett volna beszéddel kibélelnie. De valósággal belefagyott a témátlanságba. Érezte, hogy előbb másról kellene számot adnia. Megokolnia eljárását hugával szemben.

Mikor a levelet irta, eggyel nem számolt: azzal, hogy sógora is eljön. Tudta, hogy nem szereti a perpatvarokat és utálja a veszekedést. Nővérével szemben nem maradt volna alul. Hanggal is győzte volna, meg gorombasággal. De mit kezdjen sógorával, ezzel az elmozdithatatlanul sulyos, egyenes nézésü és egyenes szándéku emberrel? Hazugságokat adjon be néki tetszetős csomagolásban? Ugysem fogja néki elhinni. Csak redőkbe vonja széles homlokát, pillanatra rátekint, azután még makacsabb hallgatásba merülve elfordul s rövid, kövér, szőrös ujjaival tovább dobol. Lehet, hogy lassan fel is áll az asztaltól, otthagyja és nem is veszi többé észre. Csak az indulásnál biccent el tőle. S mindezt nővérének köszönheti, aki férjét nyakára hozta, hogy megszégyenitse s emlékezetessé tegye számára az utolsó órákat. Nagyon is tisztában volt vele s ellenséges érzéssel gondolt reá.

Bizony, mit kezdjen sógorával? Szánalmat kolduljon a hazugságnak, elmesélje neki, hogy itt, az Isten háta mögött, milyen nyomorultul tengődött egy egész életen keresztül, hogy alig jutott számára valami az életörömből, pedig sárba és porba szórta ifjúságát, hogy az élet, mint egy fattyut, ellökte az egyik asztalától és ellökte a másiktól, nem számitott sem úrnak, sem parasztnak, nem tartozott sehová sem. Vagy elmondja, hogy asszonyhoz akart jutni, ha szégyennel is, de asszonyhoz, akit nem lopva kell kerülgetnie, kukoricagórék mögött szorongatnia, télestéken szalmakazlak tövében dideregve várnia s sietve, lélekszakadva ellihegni a kéjt, mely egyedül jelentette az eldugott faluban, az Isten nélkül élő számára, az ital mámorán és a kártya cselvetésein kivül az életértelmet. Ki tudja józan ember megérteni, hogy mit jelent asszony nélkül élni, mikor nincs már visszafelé út, csak folyton előre, a sirgödör felé, ahová úgy hever le a kósza ember, mint a kutya. Ki tudta volna megérteni az ő agyonkoplalt, nagy asszonyéhségét, melynek már semmi köze sem volt a lélekhez, csak az asszonyi húshoz, mely ha a sokrétü szoknyák fodrai közül kigyűrve, szemébe villant, hát a fogaival tépett volna belé. Régen elvitorláztak felette a tiszta szerelem esztendői, midőn finom, lenge, városi lányok jártak az eszében, mert nem akadt senki, még ágról szakadtja sem, aki cserépbe ültetve, falusi ablakba kivánkozott volna, tehenet és kondát nézegető muskátli virágnak. Berkenyés leszámolt a hercegváró, úri kisasszonyokkal, akik fanyalogva néztek el felette még a jobb időkben is. S leszámolt az uj idők kikiasasszonyodott munkás és mesterember leányaival, akik nem az igazi házasságot keresték, hanem a felszabadulást, hogy veszélytelenül cicázhassanak. Nem csoda, hogy lelkileg annyira átformálódott.

Beszélhetett-e ezekről Tiszolci sógornak, akinek nem voltak kitérő útjai, akit sohasem hajszolt meg a vágy, hogy szügyig gázoljon bele a felsivalkodó s szétrebbenő, asszonyi falkába. Bizonyára meghallgatta volna s megjegyzést sem tett volna mentegetődzésére. Mintahogy sohasem volt kedve valamit firtatni. De azután még nagyobbat hallgatott volna. Pedig hogy verte elcsendesedésével. Akit Tiszolci egyszer kiejtett a szájából, azt nem vette fel többé. Ha nem is itélte el — mert szerinte az ember nem itélkezhetett, csak az Isten — de félretolta, csendesen elháritotta. Esett embernek érezte, akit nem volt ereje magához emelni és megmenteni, igy hát elhagyta bajában az uton. — Pedig, ha csak egy bűnbánó szót szól magamagáért, hát Tiszolci felsegiti.

De Berkenyés nem tudta benne a könyörületet megmozditani. Csak ült, asztalnak esett testtartással, cigarettatárcáját nyitogatva, csukogatva. Olykor hátradőlt székében s hosszú füstoszlopot fújt a levegőbe. Vagy bort töltött, lenyelt néhány kortyot s hangos koppanással az asztalra tette a vastag talpu boros poharat. Azután ismét visszaesett züllött, elhanyagolt testtartásába.

Érezte, hogy valami elfoglalható foglalkozással enyhiteni kell a rájuk száradt csenden, azért többször az ital és cigaretta után nyult. De még ez sem segitett sokat. Járlatnál, adónál, külön dijazásnál és termésnél nem tudott tovább jutni. Az ily témákba is mindjárt beletört a beszélgetés gyökere.

Tiszolci pedig egyre várt kimagyarázkodására. Világos, merev nézésü szemeivel nem egyszer huzott át Berkenyés arcán.

Berkenyés nem számitott ily gyalázatosan megkinzó befejezésre. Könnyen, hidegen készitette elő a dolgokat, de most megfülledt és megviharosodott a folyosó atmoszférája. Tragikus kitöréseket tartogatott.

Végre is kirobbant. Kivágta a kényelmetlen hangulat fojtogató peckét.

— Nem, nem tűrhetem már tovább magam mellett — kezdte, mintha magával vitázgatnék. — De nemcsak őt, senkit sem. Bánt, bosszant az emberek közelsége. Egyedül akarok lenni. Ezért kértelek meg benneteket, hogy vegyétek magatokhoz Juliskát.

S az erőlködéstől verejték gyöngyözött ki homlokára. Felszabadultnak érezte magát. Sógora semmi rosszat sem gondolhat felőle, hiszen hugát egyetlen szóval sem bántotta.

De Tiszolci hallgatott. Szemével mereven egy pontra nézett s rövid, kövér, szőrös ujjaival lassan dobolt az asztalon. A kimagyarázkodásra nem volt mit válaszolnia.

Berkenyés hát újra magába süppedt. Most már csakugyan egyedül maradt. Elhangzott szavai semmivel sem tették rokonszenvesebbé. Még inkább eltávolitották. Szabadítóként újra a pohár után nyúlt.

Bizonyos, hogy elhallgatta az igazságot. De mit ért volna vele, ha megmondja. A helyzeten úgy sem akart változtatni. Amit cselekedett, nem tudta megbánni. Mindenáron szabadsághoz és asszonyhoz akart jutni. S ebben útját állta húga és a társadalmi felfogás. Le kellett tehát mindkettőt magáról ráznia. Belátta, hogy csúnyán bánt el húgával. De mit ért a beismerés, ha nem tudta sajnálni. Végre is nem dobta ki az uccára. Hiszen mindig lesz hol meghúzódnia.

De miközben így nyugtatgatta magát, az udvari szobából síró panaszkodás gyűrűzött ki a folyosóra.

— Hát ezt érdemeltem tőle?...

— Hagyd abba Juliska — csitítgatta nővére. — Eljössz hozzánk és újra meg lesz az otthonod. Hagyjad...

— Óh, ha tudnád: mi ez nékem. Mondd: hát mit csináltam?

— Semmit. Tudjuk. Ne törődj vele. Hozzánk jössz és kész. Nincs mit sajnálnod.

Odakünn mindketten felfigyeltek.

Még csak ez a hangos vád kellett Berkenyésnek... »Kegyelemkenyér...« — szakadt ki közéjük Juliska eltört szava.

Berkenyés lassan lecsapta a tekintetét s szórakozottságot mímelve, cigarettát kezdett sodorni. Majd rágyujtott s maga elé fújta a füstöt. Minden összeesküdött ellene. Minden a társadalmi erkölcs védelmére kelt. S ő nem tudott kiszabadulni.

Vénlány húga még egyre sírt. Azután szipogásba csendesedett a hangja. Végre fájdalmatlanul, kiégett szemekkel s ölébe ejtett kézzel, maga elé meredt. Tisztában volt vele, hogy életét teljesen befejezte, hogy már csak a kegyelemkenyeres öregség van hátra, diktatórikus természetű nővére mellett.

Felállott. Nővére visszatartotta:

— Maradj még benn, amíg le nem csillapodsz. Ne is beszélj most vele. Nem érdemli meg... Kimart. Egy céda miatt.

Újra visszaültek.

Tiszolci elővette az óráját.

— Ne menjetek még — szólt hozzá Berkenyés kérlelően s először érezte, hogy üres lenne a ház, ha eltávoznának.

— Indulnunk kell, késő lesz, mire hazaérünk — válaszolta határozottan Tiszolci. S felállott, hogy befogasson.

— Irma, készüljetek, megyünk — szólt be az udvari ablakon.

— Készen vagyunk — válaszolták amazok.

A nagykocsma felől cifraruhás lányok és menyecskék tartottak hazafelé. Egyikük: magas, fekete, villogószemű menyecske, kissé visszamaradt, áthajolt a kerítés felett és bekukucskált. De sietve kapta vissza kendős fejét, mikor megpillantotta a folyosó vége felől közeledő Tiszolcit.

Közben kiléptek a nővérek az ajtón s egy pillantást sem vetve bátyjukra, megindultak a folyosó vége felé. Ott várakoztak a kocsira.

A kis német ember végre befogta a lovakat s előállott. Elkezdték felrakosgatni a csomagokat. A porköpenyeges Tiszolci a nagykaput nyitotta ki.

Berkenyés egymagában még mindig ott ült az asztalnál. Barna szemeinek nézése ellágyult, elborosodott. Olyan volt, mint egy székbe hajított, elzüllött ember. Erőtlen, gyönge. Jobb karjával ráhullott az asztalra.

Érezte, hogy legyőzték és összetörték, anélkül, hogy harcoltak volna ellene. Elérte a célját s kihullott belőle minden öröm. Mindenki elfordult tőle, aki valaha hozzá tartozott. Mert szabadulni akart osztályának felfogása alól, idegenné vált közöttük.

Már felrakták az utolsó csomagokat is, de Berkenyés még mindig az asztalnál ült. Akkor lassan feltápászkodott s ingadozva, bizonytalanul megindult a többiek felé.

— Hát már indultok? — kérdezte sógorától s úgy érezte, hogy lehűvösödik körülötte az alkonyat. — Még maradhattatok volna.

— Nem, mennünk kell. Késő lesz, mire hazaérünk.

Idősebb nővére lépett hozzája.

— Azután vigyázz magadra, hogy valami baj ne érjen. De mondhatom, hogy csúnyán viselkedtél. No, most magadra maradsz. Nem háborgat ezentúl senki sem.

S már a kocsis felé fordult:

— Készen vagyunk, Hanesz?

— Ja, ja gnaedige...

Berkenyés idegenül lézengett közöttük.

S most már sietve jöttek búcsúzni. A sógor s az idősebb nővér. Mindegyik elvitt magával valamit. Mindegyik után üresebb lett a ház.

Vénlány húga sírva búcsúzott el tőle. Külön-külön megsiratott mindent, amit itthagyott. Hamupipőkés életének minden apró, szegényes, szomorúan fájó emlékét. Berkenyés megremegő karral ölelte vissza. S mikor húga is felszállott a kocsira, úgy érezte, hogy egészen üres lett a ház. S mozdulatlanul, lehajtott fejjel, ott állott az induló kocsi mellett és egyre a lovakat simogatta.

Szerette volna nékik azt mondani, hogy maradjanak. Hogy ne tépjenek el minden szálat a rászakadt nagy idegenben. De akkor oda kellett volna adnia a szabadságát. S szabadságával a kiverekedett asszonyt. Akkor, amidőn még élt s a sírgödör ízét már ott érezte fonnyadó ínyében. Talán ezt is odaadta volna s utána leroskadhatott volna a visszaforduló lovak mellé a porba.

De a kocsi már kifordult a nagykapun s kitért a műútra. A nap már lenyugodott s a vérvörös bácskai estbe hullón, tovaporzottak észak felé a lovak.

Már inteni is hiába intett. Csak állt, megölelte a sarki eperfát s egyedül maradt. Egészen egyedül.

Szirmai Károly

Utaim

Volt már, hogy megálltam s azt mondtam: nincs tovább!
S aztán újra elragadott az élet,
pedig én nem akartam, hogy éljek
unott magammal, gondok között,
szegényen és zűrzavarban.

Néha sütött a nap, máskor meg beborult.
Magas hegyeken s tengereken is jártam,
máskor meg itthon csodákra vártam
s hajtottam döcögő szekerem
álomsarkantyus lovait.

Akadtak utamba, kik talán szerettek.
Mások rohantak, mint a vésztől tőlem
s éltem gyönyörű meseidőben,
mosolygós ifjúságom forró,
reménykedő perceiben.

Furcsa szavakat is vetettem papirra.
Megtörtént az is, hogy olvasták talán,
kopogtattam a titkok ablakán
és jussomat is követeltem,
lázadoztam, könyörögtem.

Nagyon furcsa álmokból tákoltam össze
könnyesveretű, kincses életmesém
és most mintha lázasan keresném
foszladozott, dús örömeim
utolsó, lángoló pírját.

Adorján András

A kerék mélybelendül

Már nem a munka,
a munkátlanság mélyiti kétszeres ráncaid
s amit rádió és ujságok naponta tudtodra adnak
ráncaid mélyitik azok is, hiszen tudod,
mindent, mi készül a te bőrödön s csontjaidon próbálnak
[egyszer.

Gőgös harangok muzsikáltak s kezemet fogtad görcsösen,
[tudnivágyón,
alig is szóltál, csak a szemem rebbenését lested
alig szóltam, szemedet néztem, s tudtam, mire gondolsz,
elhal a szó és embermilliók szemében helyette
új nézés gyullad s két tenyér
keményen összesímul.
»Igy van bizony« — mondtuk,
mélyül és szélesedik a rosszakarat és gonoszság frontja
s ahogy a szemedbe néztem,
az egyiptomi fáraók első lázadóit láttam,
láttam a rizsföldek ezerszer vérbetiport rabszolgáit
a spartacusok hajdani elárult seregét
Dózsát és Gubec Mátyást is láttam
századokon át a felemelkedést és lehullást
s láttam a máglyákat és fáklyásmeneteket,
láttam da Vincit, Galileit és Táncsics Mihályt
láttam Petőfit és a föllendülő milliókat
és halkan mondtam:
A kerék most mélybelendül
s vele száguldunk mi is
de forog a kerék s biztos hogy mindannyian
a feltörő lendületben is benn leszünk.

Csuka Zoltán

Négyen egy szobában

Mint egy óra monoton tik-takkolása, úgy hallatszott a szoba fülledt hajnali levegőjében a négy test egyenletes ki-be lélegzése.

Az egyik ágy megreccsent nyikorgó, elkínzott hanggal. Egy rövid sercenés után pislákolva lobbant egy gyufaszál. A zajra a többi ágyban is mozgolódás támadt. Valaki a kapcsoló után nyúlt, megcsavarta s fent a magasban kigyulladt egy gyenge villanyégő; halvány, szinte misztikus fénnyel világítva meg a szobát és a négy ágyat. Annyira betöltötték az ágyak a szűk szobát, hogy első tekintetre úgylátszott, mintha más bútordarab nem is lenne a négy ócska, szakadozott kárpittal borított fal között, de azután tüzetesebb szemlélődés után egyenként tűnt elő a többi berendezési tárgy: a rozoga asztal, a döcögő lábú székek, a könyvespolc, melyen látszott, hogy amatőrasztalos munkája és a falon a kivágott karrikaturák, rajzok, könyvekről leszaggatott fotomontázsok eredeti csoportosításban, melynek mind az volt a rendeltetése, hogy leplezze a fal szépséghibáit.

Az egyik az óra után nyúlt.

— Négyóra sincs — konstatálta dörmögve. — János — nézett aztán érdeklődve az ajtó felé és egy kis szemrehányás volt a hangjában — János, te vagy az?

János a cipőjével bajlódott, halkan fütyörészett a fogai között, aztán ásított.

— Nem. Az ángyom térgye — és nyúlt az inge után.

De aztán mégis szükségesnek tartota, hogy megmagyarázza, miért kelt fel ilyen korán.

— Ma több tejet hordunk ki és kilencre be szeretném végezni.

A másik sarokból is megszólaltak:

— Én olyan álmos vagyok — panaszkodott egy sovány, szőke gyerek, szomorúan lógó orral a kiugró pofacsontok között, — de nem akarok elaludni. Most már nincsen értelme. Nem? — fordult a többiekhez.

— Jó, tudjuk, a Pistike álmos, de nem szeretne elaludni, ezért hát beszélgessünk. He? — mondta kissé gúnyosan az

öltözködő és miután bedugta fejét a lavórba, köpködte, prüszkölte a szájába tóduló vizet.

Nevetett.

A Pistike, úgylátszik, tegnap szintén nem akart elaludni és ezért egy akadémiai nivón álló eszmecsere keretében az után érdeklődött, hogy miért nem választottam magamnak olyan mellékfoglalkozást, mely összefüggésben van a szakmámmal. Mit tudja a Pistike, hogy én milyen bűnügyi szakértő lettem a tejhamisítások terén?

A hangja komollyá vált.

— Az a tej, amit naponta iszunk, a legközönségesebb hamisítvány — vetette át a vállán.

Az ablakhoz ment és kitárta. Friss, tavaszi levegő tódult be az ablakon a szoba pórusaiba. Kihajolt és lenézett a szűk kvadrátra: az udvarra, melyet minden oldalról szürke, ablakokkal teleszórt falak határoltak. Olyan furcsa volt az udvar innen fentről a negyedik emeletről nézve, sokkal kisebbnek látszott, mint amilyen a valóságban volt és a vonalak, melyekben a falak érintkeztek, lent az udvar fölött hirtelen összeszűkültek. S olyan magasan voltak itt a negyedik emeleten ég és föld között ők, akik kis földszintes házakhoz voltak szokva, hogy péntekenként, mikor a féllábú tenor megjelent az udvar közepén és mehanikusan ledarálta nyekergő hangján a műsorát, füleikig csak a crescendo ért el, a ledobott huszonötparás hangját már nem hallották.

Elfordult az ablaktól. Pistike is öltözködni kezdett, a gallérjával vesződött és orra még szomorúbban lógott, mint máskor.

Odament hozzá.

— István, no. — Megfogta a fiú állát erősen s felemelte a fejét. Komolyan nézte egy pillanatig.

— Nem haragszom — mormogta halkan, mintha csak válaszolt volna a másik gondolatára.

Miért is haragudott volna? Mind a négyen, akik itt öltöztek, feküdtek, nyújtózkodtak, mind azt csinálták körülbelül, mint János. Csak legfeljebb nem tejet hordtak ki. Péter, a vörös medikus, vágta le például az egész háznak a baromfit. Csekély díjazás ellenében. Kissé undorodott ettől a munkától, nem mintha a csibéket sajnálta volna, de lenézte a csirkevágást, mert semmi anatómiai tudományt nem igényelt. Meg kell adni, biztos keze volt. Egy nyisszentés és a csirke vagy kacsa kifordult szemekkel nézett az árnyékvilágba, nem kínlódott, nem rúgkapálózott, mint mikor kontár végezte a műveletet.

Bieter, a szomorú arcú agronomus ujságokat hordott ki egy trafikos előfizetőinek. Ezzel és más apró-cseprő dolgokkal összeszedett mindig pár dinárt. S aztán volt még egy haszon a tevékenységéből. Mindennap megkapta az előzőnapi bel- és külföldi ujságokat, természetesen a lapfej nélkül. Gyakran bosszankodtak, ha valamelyik érdekesebb cikk eleje hiányzott.

Egyedül Barta, a filozopter maradt hű szakmájához. Diákokat korrepetitált és külföldi könyveket ismertetett egy világnézeti folyóiratban. Ő volt közülük a legfáradtabb, legidegesebb. Napközben a tanítványaihoz futkosott, ami ideje megmaradt, az egyetemen töltötte, tanulásra már csak az éjszaka maradt és gyakran három óráig is ébren volt. Ez az éjszakai tanulás, a nemalvás, a futkosás öreges, fáradt vonást húzott a szája köré, mely természetellenes pirosságával éles kontrasztban állt sápadt, soha ki nem pihent arcával. Minden nyarát egy süket nagynénjénél töltötte egy kis piszkos szlavóniai faluban, itt próbálta kipihenni a tizhónapos robotot — érezte azonban, hogy felőrlődik, fel kell őrlődnie ebben az életben, hacsak nem áll be valamilyen fordulat. Mást nem tehetett, minthogy reménykedett ebben a fordulatban, valami fanatikus meggyőződéssel és hittel.

— A négy bohém — vélték a ház lakói és nevettek, ha fel-le ugrándoztak a lépcsőn vagy ha este kilenc óra után a kapupénz lefizetése nélkül lógtak fel szobájukba. Pedig semmi bohémség nem volt bennük. A valóság az volt, hogy azért ugráltak át egyszerre három meg négy lépcsőt, mert minden percük drága volt, a kapupénzt sem bohémségből sikkasztották el, hanem mert egyszerű kalkulációk után rájöttek arra, hogy ezt a pénzt más, szerintük okosabb dologra is fel lehet használni. Könnyelműsködések, kilengések ki voltak zárva, minden parájuk pontosan be volt osztva, úgy, hogy tengődő, szegényes életükben komolyabb meglepetés nem érhette őket. Csak János, a tejes, mutatott némi bohém hajlandóságot, de a másik három tudta, hogy János csak kitűnő üzleti érzékét gyümölcsözteti ilyen formában. Néha minden további nélkül felugrott az ablakpárkányra, elkezdte pengetni az ócska gitárt és pengette addig, amíg ki nem nyílt valamelyik konyhaablak. — Szeretem — suttogta ilyenkor éneklő hangon a konyhatündér felé és közben majd lefordult az ablakból, ahogy visszatartotta a feltörő nevetést. A hálás cselédek jóvoltából még ő volt a legjobb színben.

Mind a ketten, a tejhordó és az ujságárus agronomus is teljesen elkészültek. Az utóbbinak egészen kidudorodott a jobb oldalán a felöltő a visszaszállítandó ujságoktól.

— Kilencre itt vagyunk — mondta a jogász az ajtóból és intett.

Miután még pár kisérletet tett, hogy elaludjon, a medikus feladta a meddő harcot és maga is öltözködni kezdett. Csak a filozopter gubbasztott továbbra is az ágyban, elgondolkozva könyökölt a párnákon.

— Nem kelsz fel? — érdeklődött a másik.

Az kissé felriadt.

— Ja persze — mondta szórakozottan s kidugta a lábát az ágyból. Ottmaradt úgy ülve, aztán halkan elnevette magát.

A másik csodálkozva nézte, ő pedig a nadrágja után nyúlt.

— Nézd meg — nyújtotta a másik felé — és aztán mondd: esztétikus látványt nyújt-e a nadrágom, vagy sem?

— Nem nyújt esztétikus látványt — mondta a medikus őszintén és nem is nézett a nadrágra.

— Tegnap Márkusz úr ugyanezt mondta — símogatta a párna csücskét a filozopter. — Nem, nem — tiltakozott a másik kérdő pillantására — tőle természetesen nem én kérdeztem. Csodálkozását fejezte ki, hogy én ilyen nadrágban járok órára s kijelentette, hogy ő ilyen látványt nem nyújtathat a lányának. S így ma nem mehetek órára s nem is mehetek, mindaddig, míg valahonnan elő nem kerítek egy másik nadrágot. Ez az egész — tárta ki a karjait.

— Némileg igaza van.

A filozopter lebiggyesztette az ajkát.

A kövér, húsosajku embernek soha nincs igaza. És különben is — vette fel ismét a nadrágot — nem is olyan rossz ez a nadrág. Csak a térdén lyukas egy kicsit.

— Meg máshol — vélte a medikus. — De mi lesz a házbérrel — aggodalmaskodott. — Ha nem lenne itt az elseje, még vehetnénk valahol egy másik nadrágot.

— Nem, Márkuszékat semmiesetre sem szalaszthatom el, hiszen jóformán belőlük élek — mormogta. — Talán a háziasszonynak van valami nadrágja a megboldogult urától.

Nem sok meggyőződés csengett a hangjában, de azért sebtiben felöltözködött és kibotorkált a szobából. Néhány perc mulva csalódott arccal jött vissza.

— Egy ócska kombiné az egyetlen nélkülözhető ruhadarabja.

A vörös medikus gondolkozva húzta végig az orrán az ujját. Alattuk, a harmadik emeleten lakott egy fiatal nő, énekesnőnek készült és azokon az estéken, mikor nem látogatta meg a barátja, egy lomha, lustamozgású mérnök, folyton-folyvást egy tiroli népdalt énekelt, hogy már az ide-

geire ment mindenkinek. Ők Mamzellnek hívták, mert akcentusa után eleinte franciának hitték, később azonban kitünt, hogy szlovén és hogy nem is tud franciául. Jókedélyű, kedves, egy kissé korlátolt lány volt.

— Hátha a Mamzell — mondta töprengve.

A filozopter intett.

— A mérnök valószínűleg magával viszi a nadrágját, ha elmegy — mondta fanyarul.

A könyveikhez ültek .Mind a ketten unták már a nadrághistóriát és mind a ketten untak már róla beszélni, de azért a medikus megint csak elkezdte.

— El lehetne adni egypár könyvet a könyvtárból — lelkesedett, mint aki megoldotta a problémát, de mikor meglátta, hogy a másik összehúzza a szemét, óvatosan visszavonult a könyvéhez.

Lassanként a ház is megkezdte reggeli életét. Jött csengetve a szemetes, a házmester valamelyik lakóval kezdett perlekedni, mire az összes ablakok kitárultak és megjelentek a kiváncsi fejek, hogy lássák az ingyen cécót. Álmos, rosszkedvű emberek mászkáltak az udvaron, az ablakokból kihajoltak a cselédek és rázták rájuk a port, a piszkot. Az egyik átkiáltott hozzájuk, János után érdeklődve. Mikor egy szélroham lekergette a házfalak közé a kormos füstöt, a lakók káromkodva és szitkozódva csapkodták be ablakaikat. Aztán fokozatosan megint minden elcsendesedett. A bezárt ablak mögül gyér és halk neszek szivárogtak csak be a szobába, ahol a csendben a filozopter tolla pörcögött a papiron. Félkilencre be is végezték mind a ketten a munkájukat és ásítozó szájukon ott lebegett a kérdőjel, hogy miért is kellett olyan korán felkelniök. Amíg János hozza a tejet, valamivel el kellett ütni az időt. Barta fel-le járkált a szobában, a medikus pedig levett a polcról egy félig kitömött stiglicet s azzal babrált.

Kilencre ki volt tömve a stiglic és éhesek voltak, mint a farkasok.

— Kész — mondta a medikus unatkozva és a tenyerébe vette a madarat.

— Bim-bim — hallatszott kívülről valami lárma. Mintha egy zsákot görgettek volna le a lépcsőn. A medikus az ajtó felé fülelt. — Valaki legurult — tűnődött, de hirtelen kicsapódott az ajtó és beesett rajta az agronómus lihegve, fújtatva, a homlokáról, mint a kánikulában, úgy patakzott a veriték.

— Jaj — dadogta és nekidőlt a falnak. Látszott rajta, hogy futott idáig.

A másik kettő csak nézte a sápadt arcát.

Egy székhez vánszorgott, szorosan magához ölelve az ujságnyalábot.

— A Jánost... elütötte egy autó... — Minden szó szótagonként csurrant ki a száján.

A médikus arcán szinte lángoltak a szeplők. Markába szoritotta a stiglicet és szótlan, félig kitátott száján kifehérlettek az erős fehér fogak.

A filozopter egy láthatatlan legyet kergetett el a füle mellől.

— Mikor? — kérdezte hangtalanul.

— Most... egy negyedórája — vacogta az agrómus és szemét, melyben még ott didergett a rémület, lesütötte a földre.

A filozopter káromkodott.

— Beszélj, te, az apád — lihegte és megragadta a fiu karját.

— Jó, mindjárt — sóhajtotta csendesen. — Jövök az egyetemről... egy kicsit benéztem... Jövök, hát látom, megy át a János az uccán.... a kantával. Kiabálok, János! nem hallja.... szaladok utána és kiabálok, gyere, együtt megyünk.... de ő csak megy. Jön két autó, mind a kettő ellenkező irányból, János kezd ide-oda ugrálni.... és tartja azt a marha kannát, a levegőbe lóbázza.... hogy ja valami baja ne történjen. Kiabálok, mit akarsz te... barom... ott azzal a kantával...

— A vállában eltört a csont...

Muzsikált a csend a szobában, annyira kifejező volt, hatalmas moll-akkordok szakadtak fel benne, zúgott a szobában és zúgott a fülekben.

Az agronómus hosszú, sovány orrán végigfolyt a könnye.

— Te — ragadta meg a filozopter karját — te, nézem ott a földön és mondom: János.... — Menj a pokolba — válaszolta és elfordult kínjában.

Az ágyra dobta magát.

A medikus kezében már egészen össze volt gyurva a stiglic, a lábai kókadtan lógtak.

— Szegény János — mondta és megingatta a fejét.

— Szegény János — ismételte a filozopter gépiesen.

Kis csend után a medikusra nézett.

— És egy hónapig én viselem a nadrágját.

Összeharapta fogait és mereven nézett le, a remegő ujjaira.

— Igen — mondta a másik kurtán és elfordult, mert nem birta a könnyeket látni.

Aranyady György

Szemben a halállal

Narkózis előtt

Elég rendben hagytam minden ügyemet.
Most örülök, hogy ilyen kötelességtudó voltam.
Szekrényeim, könyveim, irataim rendben.
Mindenről leltár van.
Magyarázatokkal, jegyzetekkel.
Nem marad utánam semmi zürzavar.
Nem tartozom senkinek.
Mindig mindenkinek megadtam, ami járt.
Anyagiakban és lelkiekben.
Azt hiszem, jó anya és gyermek voltam.
Mint állampolgár is megtettem a kötelességem.
Még adóhátralékban sem vagyok.
Megnyugtató ezt tudni igy,
mikor ily hirtelen s váratlanul kell megcsinálnom
a számadást.

— — —

Anyámmal éltem az idősek konzervativ életét.
A fiammal fiatalos örömmel lelkesedtem.
Elég ügyesen szinészkedtem.
Nem vették észre, hogy ez mind messze —
rajtam kivül áll.
És nem az én életem.
Az én életem itt — úgy elmaradt.
Sokáig vártam rá — de
mindig közbejött valami.
A dolgok fogva tartottak
és — sose került rám a sor.
Jelszavak gyűrűztek körül — szoros hálóban vergődtem.
Munka — kötelesség — aztán — úgynevezett
polgári örömök.
Nem találtam meg tőlük az életem!
Egy-egy beteljesülés után újabb penitencia.
S mikor azt hittem — repülhetek...
Ismét kátyuba jutottam.

— — —

Az én életem talán most hajlik fölém.
Érzem az éter keserű ízében
az álomtalan álom édes bódulatát.
A n e m l e n n i kéjes gyönyörét.
Szép lesz. Igy. Erőm teljében — sínylődés nélkül
rálépni a semmibe zuhanó boldog hidra.
Indulok. Hiszem, mert hinni akarom,
hogy visszatérés nincs.
Sokan meghaltak már a műtőasztalon.

— — —

Mi ez? Két szempár könnyét látom.
Két szív döbbenten zakatol felém.
Egy estbe hajló s egy induló élet
vergődik a bánat és fájdalom lesbenálló árnyékában.
Felém tárják könyörgő karjukat,
hogy megtarthassanak — s nem érhetnek el.
Üvegfalak emelkednek közénk.
Én repülök — ők elmaradnak.
— — — — — — — — —
Üvegharangok harangoznak.
Egy messzi hang szól: ahogy akarod!
Tied a döntés. Ők — vagy a Nemlét!
Az álmodott boldog életed.
Örök gyász nekik, ami jó neked.
Üvegharangok harangoznak...
Most zuhanok... Nem... Mégse! Nem.
Fogjátok meg a kezem!

Ébredés

Nem, nem szenvedek — jó igy, hogy simogat a hangotok,
a szemetek.
Nem, nem vagyok fáradt a messzi úttól.
Nem, nem féltem, mikor szemben álltam Vele.
És — nem bántam meg, hogy visszafordultam.

Galambos Margit

Cigány Lenka

Barátnőmnél voltam látogatóban. Kint ültünk a folyosón és beszélgettünk. A lakás ajtai nyitva álltak. A padlón piszkos lábnyomok látszottak a foglalás után. Barátnőm fáradtan tapogatta a homlokát.

— Igáslovainkat is elvitték a községházára. Ha szombatig nem szerez az uram pénzt, elárverezik. — Elhúzta a száját. — Honnan? Már nem csodálkozom semmin és nem remélek semmit. Évről-évre rosszabb lesz... mindenünk elvész. — Mintha nem is saját sorsáról lett volna szó, vállat vont. — Mi lesz? A jó ég tudja!

Fásultság terpeszkedett lelkére. Az a fásultság, mikor az ember gépiesen rakja lábait, végzi az élet reflexmozgásait és nem talál maga előtt utat, nem érez elérhető célt. Minek? Miért? Igy ültünk, mikor hallgatásunkat új vendég megzavarta.

Régi ismerősünk, egy fiatal cigányasszony ravasz, villogó képe kukkant be az ajtón. Piros kendő a fején, olcsó cigányos gyöngyök a nyakán, szoknyája csupa szakadt rongy. Bealázatoskodott.

— Tésasszony te! Aaadjál valamit...

— Csak menj, menj! — csapott karjával haragosan a barátnőm. — Éppen rád van szükségem.

— Aadjál... — közelitett, füle mellett eleresztve a visszautasitást. — Beteg vagyok, tésasszony. Bizom Isten, ma még nem ettem.

— Nem betegebb, mint én! Rosszkor jöttél, Lenka. Maholnap nekem sem lesz mit ennem.

Lenkáról leperegtek a szavak. Nem azért volt Fáraó ivadéka, hogy hizelgéssel, erőszakkal vagy csalafintasággal ki ne csalja, amit akart. Hol vidáman, hol nyögdécselőn, amint a helyzet kivánta. Ismertük gyerekkorától, amióta rossz ruhákért, ezért-azért végigkilincselte a házakat s két dinárért jórossz órában táncolt, csapta a térdeit, kapkodva talpát, cigányosan. Amit ma sem szégyelt, néhány apró, visitó purdéval megszaporodottan.

Menyasszonykorában sem restelte. Felkerekedett. Piros pünkösdi rózsákból font koszorúval a fején, maga jött dalolva

a kútra vízért s beszemtelenkedett a közeli házakba, hogy elfogyott a pálinkájuk. Pedig fényes lakodalma volt. Mint a »Petkorácson«, a cigányok legnagyobb ünnepén, a cigányasszonyok rojtos, nagy, tulirózsás selyemkendőit teritették le a földre, azon ettek. Gyertyák égtek, fehér kenyeret ettek, fulladásig zabálták a zsiros birkapaprikást. Hajnalig hallatszott a dorbézolás, kurjongatás a falu alatti gödrökből.

— Mit akarsz? Nincs semmi! — támadt barátnőm az álldogálóra. — Láthatnád, innen ma eleget elvittek.

Lenka bedugta fejét a szobába, körülnézett az üres udvaron, mormogott, keresztet vetett, de nem ment. Sőt gyanús elégedettség villant fel pillanatra az arcán. A szemfüles nézelődés ugyanis biztositotta, hogy nincs itthon a gazda, aki elzavarni szokta, sem a béres, akivel máskor kilökdösték. Ujra siránkozó arcot vágott.

— Semmi, semmi — torkolta le barátnőm — Lenka, elmehetsz.

Sóhajtozott.

— Csak azt engedd meg, hogy leüljek — mintha semmi más nem vezérelné. minthogy pihenjen, leereszkedett mellettünk a küszöbre.

Hallgatott egy ideig, mint aki távolról sem akar háborgatni bennünket. Közben azon gondolkozhatott, hogy kezdje újra. A háziasszony élénkszínű pongyolája vonzotta legjobban a szemét. A fakuló, cirabarás kelme ritkulni kezdett könyökeinél. Lenka sűrűn odasanditott.

— Tésasszony, elszakadt a ruhád.

— Hja, ezután én viselem a rossz ruhákat.

Pirosan szökellt fel. Egy perc alatt hangjára talált. Megragadta barátnőm karját és megrohanva ömlött belőle a szó. »Ő azt úgysem engedi.« Csapta tenyerével a földet, sírt, cirógatta a ruhát. »Három év óta vár erre a ruhára.« Nyöszörgött, nyiffegett s mintha kifosztani akarnák, cigánykodva zúdult belőle a méltatlankodás. Legszívesebben lehúzta volna róla.

Barátnőm haragosan nézett körül. Hogyan szabadulhatna leggyorsabban tőle. Bement a lakásba, levágott egy darab kenyeret.

— Itt van és menj!

Lenka bedugta övébetűzött kötényébe, de esze újra máson járt. Alázatoskodva figyelmeztetett.

— Tésasszony, emlékszel, a multkor nekem igérted a savanyúkáposzta alját.

— Nem szégyenled magad! — förmedtünk rá. — Nem láttad, mi mindent elvittek ma innen.

Esküdözött, hogy a káposztáshordó nem volt közte. Látta, mikor az emberek a községháza előtt lerakodtak. És szemrebbenés nélkül tovább könyörgött. Ez az utolsó, amit kér, azután, bizony Isten elmegy! Elfárasztott a szuggeráló beszéd. Jól van. A kamrában áll, szedje ki a hordóból és vigye.

Lenka beszabadult a kamrába. Jó helyre. E kamrába kerültek a félredobott dolgok, mindenféle lim-lom vagy még javitható, felhasználható tárgyak. Pillanat alatt belebbent. Elképzeltem ravasz villogását újabb és újabb préda után. A káposztáshordó csavarja nyikorgott, a falról leesett valami, a kamrában ültetett kotlók vészesen vartyogtak. Képes kilopni alóluk a tojást.

— Mi van ott?

— Csak kiváncsi voltam, csipnek-e — nevetett Lenka megnyugtatóan.

Közelebb vittük székeinket, hogy szemmel tarthassuk. A hordó szélén ült és fürge ujjakkal összeszedte maradék tartalmát. Szeme égett, mint a karbunkulus, ahogy lopva ide-oda villant, közben, hogy elterelje figyelmünket, teleszájjal beszélt s gyűrte befelé két pofára a savanyúkáposztát. Minduntalan felugrott. Magához kapott valamit, szaladt hozzánk.

— Ezt nekem adod... Tésasszony, muszáj! Ugye, ez az enyém lehet?

Megtalált egy rossz kerticipőt, melyet barátnőm sárosidőben használ. Se szó, se beszéd nekiült, rögtön felpróbálta. Egy ócska, javitásra váró esernyőt erőszakkal kellett levenni a karjáról. Vitte volna.

Legjobban egy tükörért bolondult meg. A kamra sarkában lógott egy kampós szögön. Régi fajta, kis aranyrámás szalóntükör volt. Gipszfigurái félig lehullottak, vakitó üvegjéből hiányzott egy darab. Lenka megbabonázva illegett előtte. Felfedezte csillogó szemeit a ravasz aranyrámás alkotmányban, a pipikendő mellől kibújó fényes, kékesfekete haját s festékesronggyal kidörzsölt piszkosfekete cigánybőrét. Szinte kilógott a nyelve a gyönyörűségtől.

— Tésasszony, aadjad...??!! Muszáj!!

Tizszer összeszidtuk, tizenegyedszer újra kezdte. Más után kapkodott, járt a szája össze-vissza, de a tükörre újra visszatatért s tapogatta, mintha már az övé volna. Alig tudtuk kizavarni a kamrából. A folyosón folytatta a cigánykodást. Táncolt volna, kártyát vetett volna, kacsintgatott hamiskásan ránk. Barátnőm azon a ponton volt, hogy a nyakába akasztja.

Szerencsére jött az ura. Lenka sebtében szedelőzködött. Lapult, villogott, nem-e lesz baj? Indult s még akkor sem

mondott le. Halkabbra fogott beszédében is izzott a szuggesztiv erő, mint aki biztos, hogy célját eléri. Ha ma nem, hát holnap. Az érkező arca feltűnt a kapu felett. A cigányasszonyon megakadó, haragos tekintet nem sok jót igért. Lenka szoknyája lebbent, amilyen gyorsan sietett.

De arcán maradt az öröm. Szivében tovább reszketett a kedv a tükör után, a másik, harmadik után. Kedv az egész élet után. Az uccaajtóból visszafordult. Felénk villant mégegyszer ravasz, unszoló, alázatoskodó cigányképe. Szemeiben mintha kis gyertyák égtek volna.

— Tésasszony, ugye holnap eljöhetek érte? — hamisan, rábizóan intett a szemeivel utoljára is, azzal kisurrant az ajtón a belépő házigazda mellett.

Szégyenkezve összenéztünk.

Mintha először látnók egymást s új világossággal küzdenének szemeink. A cigányasszony szivós, rugalmas lelke foszforeszkált megszégyenitő módon előttünk, amely megtanitott, hogy az életöröm a »minden«. Az életöröm mely a ronyokból is kilátszik és az élet ezer fenyegetésével, sok nyomorúságával szemben is bizóvá tesz. Lenka megtanitott, hogy mindig-mindig bizni kell! Ez adja az erőt. Ez az, ami tovább visz és az árnyékok leküzdésére képessé tesz!

Körülnéztünk az üres udvaron. Mintha felrázódtunk volna a fásultságból. Barátnőm arca égett. Rámemelt tekintete mintha szégyenkezve, önvádlóan kiáltotta volna:

— Éppen csak mi csüggedjünk?

Farkasszemet nézett az árnyékosodó udvarral s megtérültem kulcsolódott össze a két keze. Nem igaz. Nem igaz. Ugysem hiszi el!

Az Isten nem fog elhagyni bennünket!

Börcsök Erzsébet

Örömcsillag az életégen

Egyszer
örömet is szabad talán énekelni,
mért legyen csak búnak-bajnak fóruma?
A könny nem több a latban, mint a kacaj
és a teljesség érzése oly ritka érték, hogy
dalba kell foglalni, mint aranyba ékkövet.
Jó érzés örömet énekelni ma, amikor a magánnyomor
és köznyomor sajátított ki minden tiszta papirt...
pedig a nyomorról már nem is szólhat új ének,
hiszen az emberek nyakig benne élnek és örülnek,
ha percekre feledni tudják bajaikat és vágyaikat,
a jó életet, a szép birtokot, meg mindent, ami — nincs.
A jó egészséget is
azok kivánják hévvel, akik elvesztették,
mert ezt a minden földi jónál jobbat
nem tudjuk úgy megóvni, mint sok egyebünket,
ami pedig mit sem ér, ha egészségünk elveszett.
Öh, egészség, drága életöröm, te vagy a Minden!
Terólad akarok szépet énekelni most:
örömcsillag szomorú létünk egén,
mit vak üvegként homályosit sok oktalan panasz.
De hiányokért keseregni meddő és felesleges,
ha önmagunkban megtaláljuk a Teljességet.
Olyan jó élni,
vidáman kacagni, jó szemmel látni a világot
és reménnyel nézni a holnapok elé!
Két karommal átölelek mindent, amit szeretek,
a kalászos rónaságot gyalog járom és szagolom a
sok virágot, meg az élet mindenféle jó szagát.
Figyelem a szivem dobbanását: tik-tak — vártalak,
vérem lobbanását elpazarlom, szemem sugárzását
szerte szórom, mint nap szórja sugarát.
... Ujjam cirógat... szavam simogat... ajkam piheg,
szájammal javamra dolgozom — eszem, iszom
és a szerelmesem forrón megcsókolom.
Fülem a csend imádságát is hallja,

mert agyam az éther rezgését is tudtul adja...
És ez mind az enyém?
Igazán enyém e sok gyönyörű csoda?
Szabad-e mondani, hogy az élet mostoha?
Látok, hallok, érzek, gondolkozom, járok, beszélek,
ennyi sok istenajándék egy embernek,
óh, milyen nagyon kell örülni ennek!
Örömöm végtelen, bennem van a Teljesség,
hiszen e vágyak csak abból fakadnak,
ha egészség diktál az életakaratnak.
Dallal dicsérem végül
az életöröm forrásának, az Egészségnek őrizőit:
Pasteurt, Ehrlichet, Behringet, meg a többi nevest
és a sok áldott életü Névtelent,
aki rajtam, rajtad — mindenkin segit, mert
segit megtalálni elveszett kincsünk, egészségünk.
Mi értünk vannak ők, Isten hűséges tolmácsai,
az emberi szenvedések enyhitői, igazi megváltói...
Kutató nagy elmék szent Eredményeit
az orvosok sugarazzák a szenvedőkre,
ők adagolják az egészség bűvös, édes balzsamát.
Örök téglahordói a tudomány fundamentumának,
hogy felépitsék a Test és Lélek tiszta templomát.

Gergely Boriska

Mélypont alatt

Regény

(Folytatás)

— Az én pénzem már régen elfogyott. Ha esze lett volna, már régen elhagy, de velem maradt és ékszereiből és más értékes holmijaiból éltünk. Tegnap fogyott el az utolsó pénze. De nem azért hagyott el... Apám, öt évig éltem ezzel a leánnyal. Jó volt hozzám mindig. Szeretett. Én az első naptól kezdve untam. Utamban volt, de nem volt soha annyi akaraterőm, hogy elküldjem magamtól... Tegnapelőtt mégis megmondtam neki, hogy menjen el. Ezt megmondani nem volt könnyű. Más az, ha valakit egy ideig szeretünk, aztán eldobunk. Ez szinte törvényszerű. De én sose szerettem. Éppúgy voltam a szeretője, mint a Tengerentulinak vezérigazgatója. Mégis megmondtam. Eggyel, mással megindokoltam. Ő is mondott aztán egyet és mást. Végre megtudtunk egymástól mindent. Ez a minden engem megdöbbentett. Öt évig éltem a leánnyal és nem ismertem, igaz, nem is voltam kiváncsi rá. És hogy megismertem, vele akartam maradni. De ő visszautasitott. Azt mondta, hogy menjek vissza apámhoz. Tegyem jóvá a hibáimat. Ő is visszatér a családjához és igyekszik a maga életével együtt azokét is kiigazitani.

— Mégis furcsa, hogy a fenkölt nő tegnap haza ment és ma itt van ez a levél.

— Apám, én tudom, hogy a Salgó tegnapelőtt még a lányát akarta megzsarolni. Nem sikerült. Igy hát közvetlen apámhoz fordult.

Az öreg Siró felkelt és felvette az asztalról a levelet.

— Szóval ez a levél tárgytalan? Eltéphetem?... Vagy jelentsem fel Salgót zsarolásért?

— Nagyon piszkos ügy volna ez...

— Hát jó, eltépem — és a levelet apró darabokra szaggatva, fagyosan mondta a fiának — de ezzel a mi ügyünk nincs elintézve.

— Tudom, apám. Erre az incidensre nem is számitottam.

Az apa kilépett a lugasból és intett a fiának, hogy kövesse.

Felmentek az emeletre. Az apa iróasztala elé ült, a fiát állni hagyta.

— Hová tetted a pénzemet? Ha a törvénynek nem is tartozol felelőséggel, nekem igen.

A fiu le akart ülni.

— Maradj állva! Én most törvényt ülök feletted.

Rábámult az apjára, tiltakozni akart, mint ahogy a multban mindig szembeszállt az apjával. Egész életén át csak az apjával tudott erős, bátor lenni, amit a köztük levő tragikus ellentétek mindig szitottak. Már, már kirobbant, de eszébe jutott Emmi tanácsa: Szót fogadni.

— Hát jó, akkor védekezem — szólt halkan.

— Tudod, hogy mennyi pénzt vittél el?... Hallgatsz... Megmondom. Százezer pengőt. Ha az a pénz nálam marad, kamatjaival együtt még több is volna... Mi történt azzal a pénzzel?

— A fiu beszámolt:

— Sose tudtam, hogy amit magamra költök, bevallom sokat, az is abból telik. Azt hittem, hogy fizetésből, nyereségekből, tantiémekből élek. A pénz elveszett és én ezt az utolsó esztendőben tudtam meg. Szégyellem magam, de nem tudtam, hogy mi történik körülöttem. Pojáca voltam... De mondja apám, miért engedte? Miért adott pénzt erre a célra nekem? Engedte, hogy Pestre menjek és ott abban az időben csak ez volt az egyetlen foglalkozás, amire vállalkozni lehetett. Nem mondtam el a terveimet? Szó nélkül hozzájárult és egy huszonhároméves gyerek tervét pénzzel megalapozta. Sokat tünődtem, csodálkoztam ezen. Csak egy éve annak, hogy figyelmeztetett erre, hogy vigyázzak a becsületemre, pedig az már akkor nagyon kockán forgott. Oh, én akkor már mindent tudtam, de akkor már a sarki kofa is mindent tudott. Akkor már mindenki a legszakszerűbb kifejezésekkel tudta elmondani, hogyan ment tönkre. Akkor már mindenki kitünő gazdasági és pénzügyi szakértő volt és bukását lamentáló vezércikk hangján panaszolta el... Mit mondjak apámnak? A pénz elveszett. Megkönnyebbülök, hogy végre bevallhatom ezt. Nem kell többé bujkálni, hazudni és folytatni a csalást. A pénz nincs meg. Nem is kerithető elő... Apám, büntessen meg, vagy bocsásson meg. Megszolgálom apámnak. Nézze, már meg is kezdtem.

Az apja elé tette indekszét.

— Egy bizonyiték. Ma felvétel végett jelentkeztem az egyetemen. Adjon nekem havonta száz pengőt, kijövök belőle. Vagy elmegyek anélkül is. Én tegnap óta hiszek magamban.

— Persze, a lány tanitott meg erre. Okos nő. Raffinált nő. Azt hitte, hogy ezzel engem megfoghatsz. Igy kényelmesen vársz... Vártok. Töltöd az időt az egyetemen... Gondoljátok... én majd csak meghalok... De én nem halok meg, én nem fogok meghalni soha!

A fiu az apjára bámult és aztán nagyon komoran válaszolt:

— Én is hiszek, apám, végtelen életében. Engem bizonyára túlél. Azért tartom súlyosnak, hogy a pénz elveszett, mert én ugyan apám után nem örökölök, s így a pénzt nem a jövő enyémből vesztettem el. Éppen ezért, higyje el apám, hogy nincs itt semmi tervezgetésről szó. És ne bántsa azt a leányt. Az a leány jó. Okossága is csak jó. Azt mondta, hogy nem kellek most már neki, mert vallomásomból megtudta, hogy kitett gyerek vagyok, hogy nekem nincs annyi erőm, hogy megtaláljam az apám, aki megvan és nem tettem soha egy lépést, hogy megtaláljam az anyám, aki él... hogy tudnám akkor megtalálni, szeretni őt?... Elküldött azzal, hogy csak magammal törődjem... És én hazajöttem... hogy megértsük egymást... Mondja apám, mi baja van velem? Gyerekkorom óta mi baja van velem? Tele vagyok kétségekkel... Most, különösen most, hogy apámra nézek... Mondja, miért kínlódik maga? Mondja, miért fáj magának, ha engem lát?

— Hallgass már! Elég volt! Nem tűröm... nem birom — vezényelt az apa, de hangja mind lejjebb szállt és arca új színt öltött, mintha lárva hullott volna le róla. Elhagyta a birói széket, fia elé lépett és elcsendesedő hangon modta:

— Engem is kétségek kinoztak. És most érzem, hogy már gyenge vagyok. Nem birom tovább. Ide figyelj. Ülj le. Most én fogok állni. Most én vallok. Az anyád már három hónapja teherben volt veled és én nem tudtam. Az orvos mondta meg. Kicsi hija, hogy akkor megölöm anyád és vele pusztulsz. Őrülten szerettem anyád, de ő komiszul megmondta, hogy nem szeret engem. Megszülettél... Héthónapos gyerek vagy. Idegenben, Pesten szült meg az anyád... Irtózom attól a várostól... Tizennégy hónapon át kínlódtam azért az asszonyért, hogy megtarthassam. Hiába volt minden. Elhagyott, nem törődött azzal, hogy téged nem vihet magával. Elhagyott engem és talán nem is szánakozott felettem.

— Apám, hallgasson! Ez rettenetes! Szegény Emminek igaza volt. Tegnap mondta, frissen emlékszem: »Ne haragudj apádra. Érezz vele! Mert nincs igazad, amikor apádra panaszkodsz. Honnan tudod, hogy ki volt az anyád? Talán ő is azt mondta, amit te most, hogy nem tudja szeretni őt?« Kétségbeesve kiáltottam fel: »Azt mondod, hogy olyan vagyok, mint

az anyám?«... »Igen«, — válaszolta ő, — »nagyon hasonlithatsz rá.«

— Nagyon hasonlitasz rá... Magamat hiába kutatom benned.

— Sose kutatta. Megállt mindig a kétségei mellett. Most mondja meg nyiltan, hogy nem tart a gyerekének. Most már tudom, hogy mindig ezt éreztette velem.

— De huszonkilenc évi kínlódások között.

— Megkeresem anyámat. Elszámolok vele. Nem fáradok bele a keresésbe, meg kell találnom.

— Nem kell keresni, tudom, hol lakik.

— Hát mondja meg. Elmegyek hozzá... Kivallatom.

— Majd én megyek el hozzá. Rászánom magam... De előbb elolvasom az élettörténetét.

— Az élettörténetét?

— Igen. Mióta elment, lesetek rá. Minden lépéséről értesitést kapok. Emlékszel, hogy otthon, Kiskerten, az irodám mellett lévő szoba állandóan lakat alatt volt? Ott őriztem a leveleket, az utolsó évekét pedig itt a toronyszobában.

— És most újra elolvassa?

— Egyet sem bontottam fel soha. Féltem a levelektől. Nem akartam megtudni semmit anyádról... Hátha egyszer visszajön...

A fiu megrendülten nézte az apját.

Most már mindent tud. Elébe tárul apja tragédiája, mely az ő fogantatásánál kezdődött és e percben kulminál. Szerette volna a kezét megcsókolni, alázattal eléje borulni. Megmutatni neki, hogy megérti a szenvedését. De nem merte. Egyre csak bámulta ezt a furcsa, erős embert, aki három évtizeden át úgy megélt kínja társaságában. És eléje tólultak vissza egész gyermekkoráig azok a kis és nagy események, melyek apja és közte megtörténtek. Ujra megvizsgálta azokat. Most már tudja, hogy egy folyton égő ember előtt állt mindig, aki számára ő csak egy kínos kérdés volt. És gondolatait hangosan folytatva fordult apjához, aki megrendülését titkolva, már felemelt fejjel, egyenesen állt, mintha szenvedéseinek állna diszőrséget.

— Így élni... Borzasztó... Ezernyi levelet fölbontatlanul hagyni... Honnan vette ehhez az erőt?... És az a szomorú játék, amikor fogságomból hazajöttem... Szörnyű, hogy játszottam a szavakkal, melyek mind akörül lázadoztak, hogy apám-e?... Azért jöttem haza, hogy szót fogadjak, de látom, el kell menni... Szeretném, ha... mielőtt elmennék... barátságot kötne velem.

— Miért kerülöd, hogy apádnak szólits? Csak szólits apádnak. A világ, a törvény előtt a fiam vagy... És nem akarom azt hinni, hogy nem vagy a fiam! Miért hagyott volna nálam, ha mástól szerzett téged? Se én, se te, nem kellettünk neki... De elég volt. Ne beszéljünk. Döntöttem, elmegyek anyádhoz.

— Ilyen későn...

— Most már elmehetek hozzá... Megöregedett...

Vacsora után felment a toronyszobába. A pecsétes leveleket bőröndökbe rakta és Zoltán látta, hogy azokat egymás-után hordatta le az udvarra.

Útra fölkészülten tért vissza az apa. Búcsúzott.

— Bemegyek Kiskertre. Elolvasom a leveleket. Meg akarom tudni, hogy van-e mit keresnem anyádnál? Lehet, hogy az első levél eleget mond és visszakerget ide. Lehet, hogy hetekig olvasom az értesitéseket. Te csak maradj itthon. Várj rám. Tizenhat évet mulasztottál az egyetemen, még néhány hetet késhetsz.

Lement az udvarra és elzörgött csézájával a többi levelekhez.

*

Nem találta a levéltár kulcsát, kalapáccsal verte le a lakatot. Gábris behordta a bőröndöket és magára hagyta gazdáját.

És most...

Nagy rend volt a levéltárban. A polcok a menyezetig értek. Ott zsufolódott vagy kétezer levél. Nagy regény ez. Ha minden levél csak egy oldal: kétezer oldal. Kétezer oldal egy asszony életéből. Nagyon hosszú, folytatásos regény. Huszonkilenc év alatt közölték. Érdekes lehet ez a nagy regény, melynek adatait az életből leste el a detektiv és a mű folytatását ritka örökségül a fiára hagyta. Két ember abból élt, hogy egy asszony életét kileste. Hetenként megírni egy asszony életét, bizonyos, hogy e foglalkozás szenvedéllyé vált. Mi minden történhetett ezzel az asszonnyal, mi mindent költhettek életéről? E levelekben bizonyára benne van harminc év története, divatja, erkölcse... Érdekes olvasmány, különösen idősb Siró Zoltán számára, aki tétovázva áll a levéltár előtt. Az első csomót már ki is emelte rekeszéből, de visszatette... Éjfélre járt már és még mindig tétlenül meredt a levelek felé.

Végre döntött. Gábris után kiáltott, aki a szomszéd szobában bóbiskolt.

— Gyujts be a kandallókba! Kipróbáljuk, jól égnek-e?

Hamarosan jelentette a béres, hogy a kandallókban ég a tűz.

— Menj aludni!

Sokáig viaskodott magával, de azután mégis jóváhagyta a tervét. Leszedte a polcokról a leveleket és nyaláb nyaláb után dobta be a kandallókba.

Harminc év történetéből nem maradt meg egyéb, csak egy lakáscím, amelyet a fejében hordott. Csak egy régi szívdobbanás, mely láng volt, melyet nem égethetett el.

XII.

Reggel befogatott, az állomásra hajtatott és felült a Budapest felé induló vonatra.

A Pannoniában szállt meg. Bőröndjéből kirakta ferencjózsefjét, lakcipőjét.

Gyorsan magára szedte ezeket a harminc éves ruhadarabokat. Tíz óra volt. Ráért. Egy boltban kalapot vásárolt. Az utcán mindenki megbámulta. Egyetlen ember ma e városban, aki ferencjózsefben járkál. Régen nyugalmazott telekkönyvvezetőnek vagy néptanitónak nézték, aki valamely nagy ünnepségre készül, vagy kitüntetését megy megköszönni. Idősb Siró Zoltán nem fordul ennyi érdeklődéssel a város népe felé. Kivülről mi sem hatol belé. Ha 1930-ban meg is csappant az ucca forgalma, mégis más volt a Rákóczy-út képe, mint harminc év előtt. De ő nem kereste az utcáról kiveszett lovakat, nem bámult el a neki rengeteg forgalmon, az autók lármáján. Belső izgalmai egészen lefogták. Másfél óra mulva, előbb nem illik látogatóba menni, nagy találkozás lesz. A Rókusnál megállt. Régi, meghitt vendéglőjét kereste. Valamikor a Vurglics volt kedvenc söröző helye. Nincs már meg. A polgári vendéglő helyén fényes étterem van. Tovább megy. Tán a Debreczen még megvan. Mert jogász korában több jó söröző helye is volt. Erre gondol a kimérten lépegető Siró és arra is, hogy milyen életesen élt valaha e városban, hogy uralkodott ő itt, amikor még ezt az utcát Kerepesi-útnak nevezték Azóta átkeresztelték az egész világot... De a Debreczen, a régi ütött-kopott házban még áll. Betér oda. De hova lettek a tarka abroszok, a fehérkötényes pincérek?... A pörkölt, meg a sör olyan jó, mint régen. Megiszik egy korsó sört és még egyet. Szivére megy a sör, felenyhül. Bátrabban várja a nagy találkozás percét. Délben autóra ül, először életében és csak néhány perc, már kiszáll a Jávor-uccai ház előtt és még egy perc, már fenn van a második emeleten.

Jó helyen jár. A névjegy hirdeti, hogy itt lakik Almássy Erzsébet. De az ajtón lakat van s a lakat mellett egy cimke, vastag fölírással: »Elutaztam. En voyage.«

Benyitott a házmestert hirdető ajtón. Egy kövér asszony állt a tűzhelynél. Alakja csak sejthető volt, mert éppen egy edényről vette le a fedőt és ettől tele volt gőzzel a konyha.

— A házfelügyelő urat keresem.

— Nem tetszik tudni, hogy meghalt? — lépett ki a gőzből a testes nő. — A mult hónapban temettem el.

— Nem, nem tudtam, jó asszony! — szólt eltűnődve azon, hogy a házmester halálán kivül, isten tudja, mi mindent nem tud még. — Teljesen tájékozatlan vagyok. Bizonyára ön vette át boldogult férje munkáját.

— Mindig én csináltam, kérem. Szegény jó uram, folyton csak ivott.

Siró visszautasitó mozdulattal tért rá a maga ügyére.

— Almássy Erzsébet úrnőt keresem. Lakása ajtaját zárva találtam. Ön bizonyára tudja, hogy mikor fog hazaérkezni.

— Azt nem lehet tudni, kérem, — válaszolt bizalmatlankodó hangon és visszatért gőzölgő fazekai mellé. Onnan szólt vissza — mindig úton van és ritkán jön haza.

— Valami foglalkozása van?

— Mit tudom én? Egy nagysága, aki itt lakik. A házbért is az ügyvédje, vagy mije fizeti meg a háziúrnak.

— Azt talán csak tudja, hogy ki az ügyvédje?

Az asszony méregbe jött.

— Tessék kérem engem békében hagyni. Parancsom van a háziúrtól, hogy a lakókról fölvilágositást csak a rendőrségnek adhatok. Annyi gyűjtőives úr jár ide, bizonyára maga is az, nagyon feketébe tetszett öltözni, hogy meg kell védeni a lakókat.

Visszavonult a fazekai mellé, egymásután szedte le a födőket, a konyha megtelt zsirosszagu gőzökkel, amelyek teljesen elbujtatták a hivatását ridegen, de lelkiismeretesen betöltő házmesternőt.

Idősb Siró Zoltán visszavonult. Az uccán nagyon boszszankodott, hogy az éjjel elégette a leveleket. De ez nem olyan nagy baj. Elmegy a detektivjéhez, attól mindent megtud, amire kiváncsi.

Mit akar megtudni?.... Semmit! Csak beszélni akar az asszonnyal, aki harminc év után zavartalanul megteheti a vallomást: kié a házasságuk hetedik hónapjában született gyerek. A gyilkos kérdésre, mert a fia is felvetette most már, választ kell kapni. Elő kell keriteni az asszonyt... Igazán nincs más elintéznivalója vele. Igy tárgyalt magával az öreg Siró, alaposan kihegyezve tragédiáját.

Elment a detektivhez. Furcsálta, hogy az irodát semmi tábla jelzi. Még jobban csodálkozott, amikor belépett a

lakás egyetlen szobájába és ott egy ágyban heverő lesoványodott emberkét talált. Az ágyhoz egy műláb volt támasztva.

— Kipp Fedor urat keresem.

— Én vagyok... — szólt ki az ágyból egy siralmas hang. — Mivel szolgálhatok?

— Maga az?... A teremtésit!... Nohát, akkor jól vagyunk! Tudja meg, hogy én Siró Zoltán vagyok.

A beteg ember felemelkedett, két kézre támaszkodva rémülten bámult vendégére.

— Tudja, ki vagyok én?... Látom, hogy tudja... Mondja, van magának segitsége, aki elvégzi maga helyett a munkáját?... Mert innen az ágyból el nem intézheti.

Kipp Fedor visszahanyatlott. Szemét elforditotta vendégétől és várta a halálát, vagy a rettenetes vendég eltünését.

— Mióta beteg maga?... Mikor vesztette el a lábát?... Nem felel?... Hallja, ezzel a műlábbal szoritom ki magából a szót.

Indulatosan kapott a műláb után. Jó hogy kiesett a kezéből, mert hozzávágta volna a nyomorulthoz. A műláb nagyot reccsent és eltört a földön. A béna ember felszisszent és térdcsontjához kapott.

Siró az asztalon egy csomó lepecsételt boritékot pillantot meg. Odalépett, mind a nevére volt cimezve. Sorra tépte fel a boritékokat és mindben ezt a szöveget találta: »Nagyságos Uram! Semmi ujabb jelenteni valóm nincsen«.

— Hát engemet mindenki megcsal? — orditott fel — Hé! ne bujjon el az ágyban, ne féljen!... Beszéljen!

— Uram — nyöszörgött Kipp Fedor — mindig rettegtem attól a perctől, amikor minden kiderül... A háboruban ellőtték a lábam... Hallgasson meg, uram... Én tizenhatban mint száz százalékos rokkant kerültem haza. Egy pár pengőt kapok rokkantsági cimen, Uram, ne bántson... Az apám mondta, hogy csak nyugodtan küldjem hetenként a levelet. Apám érezte, hogy meghal. Ezért elmondta nekem, hogy milyen megbizást kapott öntől. Az én apám nagyon tisztességes ember volt. Amit elvállalt, azt lelkiismeretesen teljesitette is. De amikor én, így, hazakerültem a frontról és ő is súlyosan megbetegedett, kétségbeesetten gondolt arra, hogy mi lesz velem, ha meghal. És ekkor kezdett ilyen jelentéseket küldeni. Kipróbálta, hogy elegendők e az ilyen jelentések? Apám mesélte, hogy eleinte négy öt oldalas leveleket küldött. Nagyon csodálkozott mindig, hogy értesitései tartalma után még további jelentések is kellenek önnek... Áldotta önt, uram. Abból a pénzből élt, amit öntöl kapott. Mondta sokszor, hogy semmi értelme sincs tovább ennek a munkának.

— Azt akarta az apja ezzel mondani, hogy nem érdemes azzal a nővel tovább törődni?

— Nem tudom, kérem. Apám nagyon diszkrét volt még velem szemben is.... Mondom, közel egy évig küldte a hirt, hogy nincs különös ujság... Boldog volt, hogy igy is lehet s ezért azt mondta, hogyha meghal, csak jelentsem önnek, hogy mindent tudok és én folytatom az ő munkáját. Halálos ágyán imába foglalta az ön nevét, uram, mert az volt a meggyőződése, hogy tizenhat évi lelkiismeretes munkája után jóságosan nyugdij cimén adja a havi járandóságot... Azt mondta, hogy nem szép tőle, hogy megcsalja önt és még reám testálja a csalást, amiből megélek...

— Maga ezt tizenkét éve csinálja?...

— Igen.. Eleinte... bocsásson meg... teljes nyugalommal. De később mindjobban féltem. Amikor már az ilyen semmitmondó levelek százait küldtem el, nyomorult testem és lelkem tele volt remegéssel, rettegéssel. Elhatároztam, hogy abba hagyom, hogy meghalok, de előbb mindent közlök önnel... Mégsem tettem meg... élni akartam... És hittem önben, uram... hittem az ön jóhiszeműségében. De nyugalmam sokszor megtört... Ha egyszer megtudja, hogy a helyzet nem változatlan. Vagy a hölgy meghal és én arról nem tudok, de ön tud róla és én mégis tovább küldöm a jelentéseket... Ez a gondolat kinozott. Ekkor elhatároztam, hogy kinyomozom, hogy él-e?

— Kinyomozta?

— Igen... Ebből nagy baj lett. Megkértem egy nő ismerősömet, hogy menjen el a Jávor utcába... tudja meg, hogy ott lakik-e még az a hölgy és ha elköltözött tudja meg az új cimét. Nem tudom mit művelt, beárult-e ismerősöm annál a hölgynél, de az a tény, hogy őnagysága megjelent nálam és kérdőre vont, hogy kinek a megbizásából kémkedem utána.

Siró Zoltán tele izgalommal figyelt.

— Irja le azt a hölgyet.

— Kellemes magas hölgy. Ruházata előkelő. Gazdag lehet, ragyogó ékszerei voltak.

— Mikor történt ez?

— Gondolom, öt évvel ezelőtt... Mondom kérdőre vont, hogy kinek a megbizásából kutatok utána. Nem mondtam meg, bár kétségbeesetten követelőzött. Ekkor találgatni kezdte. Leirt előttem két hölgyet és két urat. És minden személy leirása közben erősen rám nézett. Észrevettem, hogy arcomból akarja kiolvasni, hogy ki a megbizom. Egész délután töltött nálam. De az én helyzetem már könnyű volt, mert az ön nevét nem ejtette ki. Önre uram nem gyanakodott.

— Megtudná mondani azokat a neveket, akikre gyanakodott?

A béna ember csodálkozva nézett Siróra:

— Nem emlékszik? Vagy csak kitalálta ezt a történetet?

— De uram, én ezt pontosan megirtam önnek. Végre boldog voltam, hogy hírt küldhetek. Nem emlékszik rá? Emlékeznie kell, hiszen tizenkét év alatt ez az egyetlen levél az, amelynek tartalma volt.

— Lehet — dörmögött Siró — mégsem emlékszem...

— De akkor nem is olvasta.

— Az is lehet, de folytassa.

— Ugy?... Tünődött el Kipp. — Talán éppen ez a levél veszett el. Vagy tán nem volt otthon. Biztosan, megirtam.

— Mindegy... folytassa...

— Mit mondjak még? Sajnálom, hogy arra a négy névre nem emlékszem. De törni fogom a fejem...

— Mit tud még a hölgyről?

Semmi mást, uram. Pénzt kinált, ha megmondom a megbizom nevét... Sok pénzt kinált. Uram, higyje el, percekig gondolkoztam, hogy ne fogadjam-e el ajánlatát? Ha elfogadom, gondoltam, úgy abba hagyom, nem küldöm önnek tovább a leveleket és abból a pénzből, amit a hölgy felkinált, legalább két évig megélek... Meddig élek én?... De uram, én önt nem tudtam volna elárulni a világ minden kincséért sem. Azt hittem, hogy én sokkal erkölcsösebb vagyok, ha én önt tovább csalom, mintha megmondom a nevét. Ne mosolyogjon rajtam. Higyje el, hogy én szivből ragaszkodom önhöz...

Siró Zoltán egészen elkülönülve a maga életétől, fokozódó szánalommal hallgatta az emberroncs elbeszélését. Megrázóan hatott rá az, hogy harminc év multán találkozott egy emberrel, aki látta a feleségét. De ez csak pillanatokig tartott. A beteg ember előadása sokszor szinte mosolyra deritette. Arra gondolt, hogy az ő furcsa életébe milyen különösen kapcsolódnak be emberek, sorsok. Csak egy pillanatra lépett ki remeteségéből és már mennyit tapasztalt. Belátta, hogy tévedett, amikor azt hitte, hogy a világot kizárta magából. Egyre nézte a csupa bőr, csupa csont emberkét, akinek ha lezárult az ajka, lázasan fénylő szemei mutatták, hogy él. Nagyon sajnálta a halál felé vánszorgó lényt, aki tizenkét év óta az életéhez tapadt és egészen sajátságosan okat kínlódott, szenvedett vele és miatta.

Semmi harag nem élt benne. Elfogadta, hogy az ágyban fekvő szegényke hűséges volt hozzá, nem árulta el.

Kipp megszólalt.

— Ne tessék megvetni azért sem, hogy a leveleket hetekre előre megirtam. Kénytelen voltam vele .Néha hetekig nem tudom az ágyat elhagyni oly gyönge vagyok és olyankor irni sem tudok. Most is igy vagyok.

Siró Zoltán jóságos volt:

— Nincs semmi baj, fiam. Nem haragszom... De a levélirást hagyja abba... Azért tovább is gondoskodom magáról.

*

Egy kis vendéglőben megebédelt. Inkább csak sörözött, bágyasztotta magát, nyomta az izgalmát. Holtpontra jutott. Egyre biztatgatta magát, hogy jó lesz haza utazni és folytatni életét ott, ahol abbahagyta. De erről szó sem lehet. A béna embernek az asszony látogatásairól szóló vallomásai beleültek az idegeibe. Lám, az az asszony él és úgylátszik nagyon komplikáltan. Megriad mert hallja, hogy lesnek rá. Több emberre gyanakszik, hogy lesetik életét. Mit művelhet ez az asszony és főképpen merre és hogy él, hol van ez órában? Azthitte, hogy megöregedett, csendben mulik az élete... Ő két detektivet pazarolt rá, egész emberöltőt és úgylátszik, hogy ez a tenger idő nyomtalanul haladt el felette. Két detektivet szaggatott el és megmaradt fiatalnak. Hány éves is? Negyvenkilenc.

Már az uccán jár és egyre csak hajtogatja magában: Negyvenkilencéves... Egy kirakat ablakában meglátja magát. Látja, hogy testes alakján milyen siralmasan kinlódik a harminc éves ferencjózsef kabát, melyet be sem tud gombolni. Át kellene öltözni, érzi, be is térne gyorsan egy ruhásboltba, ha tudná, hogy az ucca felületes népe milyen bohókásnak, messziről idehajszoltnak, ágrólszakadtnak nézi e kihizott, megfakult, elmult idők ünneplőjében. Milyen erős volt ő odahaza. Uralkodott, félték és ő fenségesen nézte, hogy távoznak sorjában napjai. Kinlódott, gyötrődött, de körötte sarjadt a vetés, virágzott a szőlő, feje felett sütött a nap. Nemes, vén borokat ivott, izes konyháról evett és ha kellett kiválasztotta magának a legformásabb fiatal lányt. Egyetlen esztelen fényüzése: rágódás a multon, elvénült szégyenén.

(Folytatása következik)

Radó Imre

Minden élő nap dala

(Vseh živih dan)

Ma minden élő napot érzek én
a szivem habzik és zubog,
oly furcsán jókedvű vagyok,
mint Karszt borától ittasult legény.

Nem halljátok? — Amott a zord erdő fölött
viharok vágtatnak
az ég dühösen dörög,
s a sötét ködből néha-néha
vörös láng villan fel, mint véres pallós —
új fénye ez a napnak.

Testvéreim, akik az élet útján mentek,
E pallós nem sujthat le rátok,
igaz emberen nem fog átok.
Süvit a kard sirok felett
s gonosz házakban gyújt tüzet.
Gazt pusztitja a tűzharag
a jó azonban megmarad.

Testvéreim, testvéreim,
egy új nap köszönt most reátok!
Testvéreim, testvéreim,
a falutokban mit csináltok?
Felszántottátok már a földet?
Most ezer csillag csillog éjjel,
most hull az aranyló mag széjjel —
Felszántottátok már a földet?

Az álom hulljon szét, mint dohos pernye!
A vész után köszöntsd az új napot,
mely elmegy s vissza már nem hivhatod,
csupán azé a nap, aki hisz benne!

Oton Zsupancsics
szlovénból ford.: **Szenteleky Kornél**

LÁTHATÁR

Az a könyv, amelyet meg kellene irni

Az irodalomnak az élettel legyenek kapcsolatai, ez az első követelés, amelyet az irodalommal szemben támasztunk. Azok az irások, amelyek csak a művészi akarás megnyilatkozásai és amelyeknek csodálatos szépséget adhat a művészi teremtőerő, ékességek, ragyogó díszek, amelyekre azonban ma csak másodsorban van szükség. **Elsősorban olyan irodalom kell, amely az élet problémáival foglalkozik, a nehéz élethare fázisait ismerteti és közelebb visz bennünket a dolgok megértéséhez.**

Az utolsó huszesztendő irodalmában mindig erősebben érvényesült ennek az igazságnak a felismerése. Az az irodalom, amely most alakult ki, sok tekintetben irányirodalom, programmirodalom és éppen ezért igen sokszor fogyatékosságokat kell látnunk, különösen a szép, a művészi, hiányzik ebből az irodalomból. A programmirodalom valami olyan szükségszerüség ,amelyet el kell fogadni, mert maga az élet teremtette meg és maga az élet az, amely ezeket az irásokat igy és éppen igy akarja.

A jugoszláviai magyar irodalomban egyelőre ennek az irányirodalomnak még halvány körvonalait sem lehet felismerni. Talán éppen azért, mert a jugoszláviai magyar irodalom most kezdi magának az utakat egyengetni és nem utolsósorban azért, mert még nem alakultak ki azok az olvasótömegek, amelyek bizonyos irányokat megkövetelnek. A jugoszláviai magyar irodalomban **a világnézeti kérdések csak elburkoltan jelentkeznek és tulajdonképen eddig nem alakultak ki a világnézeti frontok.** Ez még nem jelenti azt, hogy nincsenek különböző világnézetek azok között, akik tiszteletreméltó akarással és ma már tiszteletreméltó eredményekkel is dolgoznak a jugoszláviai magyar irodalom megteremtésén. Inkább úgy lehetne megmagyarázni ezt a szinte egyedülálló jelenséget, hogy még nem elég erős sem ez az irodalom, sem azok, akik csinálják ahhoz, hogy nyiltan mindent elvetve, ami azt is jelenti, hogy minden álarcot elvetve, valamelyik világnézet hivének vallják magukat. Néha körülkerülgetik a kérdéseket, néha félőn és óvatosan oda-

nyujtják ujjuk hegyét valamelyik nagyon égető dologhoz, azután visszakapják. Megpróbálnak visszavonulni a művészeti elgondolások bástyáiba és ezen a védett helyen próbálnak álmodni. Az álmaik talán szépek és néha egészen szépek azok az álomlátások, amelyek a közönség elé kerülnek. Arra mindenesetre jók, hogy az ittlévő, még nagyon csekély és sajnos sok tekintetben még nagyon szkeptikus közönségnek, az érdeklődését felkeltsék. Érdeklődés nélkül nem lehet alkotás, mert nem lehet alkotni légüres térben. A közönség érdeklődése az irónak ugy kell, mint a levegő.

Az irónak azonban érdeklődni kell a közönség iránt is. Különösen áll ez a kisebbségi iróra és éppen ezért arról a könyvről akarunk beszélni, amelyet a jugoszláviai magyar kisebbség irodalmának ki kell termelnie önmagából. Meg kell már irni azt a könyvet, amely ennek a kisebbségnek, ennek a félmillió embernek az életproblémáival foglalkozik.

Mi ez az élet? Nem feladatunk itt a jugoszláviai magyar kisebbség politikai, társadalmi problémáival behatóan foglalkozni. A kulturális kérdésekről hála Istennek, ma már elég szó esik és éppen ezért nem tartjuk szükségesnek, egy olyan könyvnek a megirását, amely a jugoszláviai magyarság kulturális kérdéseiről szóljon. Legalább is elsősorban nem tartjuk egy ilyen könyv megirását szükségesnek.

Elsősorban olyan könyv kellene már, amely a jugoszláviai magyarság gazdasági problémáit és gazdasági helyzetét világitaná meg. Legyünk tisztában azzal, hogy minden az anyagi boldoguláson, vagy az anyagi pusztuláson mulik. Az a nép, amely nem tudja az anyagi javait megőrizni ,amely nem tudja az anyagi boldogulás lehetőségeit megteremteni, nem képes kulturális kincseinek megőrzésére sem és ha anyagilag elsorvad, szellemileg is teljesen lezüllik. Minden megoldás az anyagi kérdéseken mulik.

Már most tekintsünk végig az utolsó tizenöt esztendő irodalmi és publicisztikai munkaeredményein. Arról talán beszélni sem kell, hogy eddig még egyetlen olyan jugoszláviai magyar könyv nem jelent meg, amely a jugoszláviai magyarság anyagi kérdéseivel foglalkoznék. Elég szomoru, de meg kell állapitani azt is, hogy a publicisztikai munkában is elhanyagolják ezeket a kérdéseket. Nincsen még csak kezdete sem annak a munkának, amely az okok és összefüggések feltárásával megadhatná a kivezető ut irányvonalát. E téren nem történt semmi. A napi sajtó néha egy-egy cikket közöl, amely teljesen elszigetelten, néha egészen kicsinyes szempontok szerint egyes helyi bajokat világit meg és a napi sajtó ezzel körülbelül el is végezte a maga dolgát. Többet talán nem is lehet tőle követelni, hiszen azzal is tisztában kell lennünk, hogy a jugoszláviai magyar ujságirás éppen az anyagi eszközök fogyatékossága miatt teljes egészében nem állhatná meg a versenyt sem a romániai, sem a cschszlovákiai magyar ujságirással.

Egy olyan könyvre gondolunk, amely keresztmetszetét adná a jugoszláviai magyarság anyagi helyzetének. Teljesen tisztában vagyunk azokkal a nehézségekkel, amelyekkel meg kellene küzdeni annak, aki egy ilyen könyvet akarna írni. Nincsen semmi támpont, nincsen semmi segítőeszköz ,egyáltalában nincsen semmi, a világon. Semmi, ami kell ahhoz, hogy egy ilyen könyvet meg lehessen írni. **Nincsenek meg az adatok, nincsen semmiféle statisztikánk,** nem tudjuk azt, hogy mennyi a magyar földbirtok területe, mennyi ennek a földbirtoknak a hozadéka és milyen mértékü ennek a hozadéka és milyen mértékü ennek a földbirtoknak az eladósodottsága. Homályos sejtéseink vannak csak a földbirtok megosztásáról és a gazdálkodás módszereiről. Nem tudjuk azt, hogy hány magyar ipari vállalat van Jugoszláviában és azt sem tudjuk, hogy mekkora ezeknek a produktivitása. Arról sincsen semmiféle statisztikánk, hogy hány magyar munkás dolgozik és hány munkanélküli van. Egyáltalában nincsen statisztika, még azt sem tudjuk, hogy vannak-e egyáltalában magyar pénzintézetek, hitelszövetkezetek, termelő vagy értékesitő szövetkezetek. **Szinte végig sem lehet sorolni azt, hogy mi minden van, amit nem tudunk és amit tudnunk kellene.**

Már most, hogy tudhatjuk meg mindezt? Tulajdonképen egész egyszerü módon. Kell lenni valakinek, kell akadni valakinek, iróembernek, aki meg tudja irni a dolgokat és meg tudja látni a dolgokat és aki összeszedi ezeket az adatokat.

Ez természetesen nem könnyü és nem kellemes feladat. Csak ugy lehet a megoldást elképzelni, hogy valaki szinte faluról-falura küldözgesse a kérdőiveket és igy gyüjtse össze az adatokat. Ezt természetesen egy ember nem végezheti el ,mert egy embernek erre nincs ideje és mondjuk csak ki egész nyiltan, nincs is pénze. Az ilyen adatgyüjtés nem kerül sokba, de mégis csak pénzbe kerül és ahogy általában ismeretes, azoknak, akik Jugoszláviában a magyar irás nehéz mesterségével bajlódnak, pénzük nem igen van.

Menjünk tehát tovább. **Kell lenni, kell akadni egy olyan egyesületnek, amely ennek az adatgyüjtésnek a munkáját elvégezze.** Arról nem igen tudunk, hogy léteznék egész Jugoszláviában valami olyan gazdasági egyesület, amely ennek a munkának az elvégzésére alkalmas volna. Azt hisszük azonban, hogy **a Magyar Közmüvelődési Egyesületnek meg lehetne találni a módokat arra, hogy ezt a száraz adatgyüjtést elvégezze.** Azt mondottuk, hogy egy olyan könyvről akarunk beszélni, amelyet meg kellene irni és most ehhez hozzátesszük, hogy ennek a könyvnek a megiratása, éppen ennek a Magyar Közmüvelődési Egyesületnek a feladata volna.

A megiratás módja sokféle lehet. Kiirhat pályázatot, megbizhat valakit ennek a könyvnek a megirásával, de az első feltétel az, hogy gondoskodás történjék arról, hogy meglegyenek az adatok, amelyek nélkül ezt a könyvet nem lehet megirni.

Már pedig ezt a könyvet meg kell irni, ez a könyv lenne minden kulturális akciónak is az alapja. Kulturát nem lehet csinálni akkor, ha a nép, amelynek kulturát akarunk adni, elpusztul a nyomoruságban, amely maga a kulturálatlanság. Kulturát nem lehet megőrizni akkor, ha a nép, amelynek mindennapi kenyere szárad össze, semmit sem áldozhat azért, hogy megtarthassa a kulturáját. Kultura csak anyagi jólétben lehetséges, ha tehát azt akarjuk, hogy legyen magyar kultura, akkor elsősorban meg kell teremtenünk a lehetőségét annak, hogy az anyagi jólét roncsait megmenthessük. Ezt a könyvet meg kell irni azért, hogy lássuk azt, hogy mije van a magyarságnak és legelsősorban azért, hogy segithessünk ott, ahol még lehet segiteni.

Havas Károly

Munk Artur: A hinterland

(Minerva — Szubotica — 1933)

Munk Artur körülbelül azt a szerepet tölti be irodalmunkban, mint Markovics Rodion Erdélyben. Első regényének A nagy káder-nek olyan hatalmas sikere volt, amilyenről a többi délszlávországi magyar iró még álmodni sem mert: két év alatt négy kiadás egy pesti kiadónál! — De Markovics Rodion második könyve már sápadtabb, erőltetettebb volt, mint a Szibériai Garnizon, Munk Artur második regénye azonban jobb mint az első, ha mindjárt nem is pesti kiadónál jelent meg és nem éri utól A nagy káder példányszámát. Történelmi érdekessége, az események ismeretlensége nem versenyezhet A nagy káder-rel, de A hinterland-ot már jobb, felkészültebb iró irta, mint A nagy káder-t.

A hinterland világát mindenesetre több olvasó ismeri, mint a szibériai forradalmak életét s lehet, hogy ezért érdeklődnek majd kevesebben a regény iránt, pedig Munk hinterland-képe annyira friss és figyelemreméltó, hogy még azokat is, vagy éppen azokat érdekelheti, akik maguk is ismerik és átélték a front mögötti eseményeket. Pedig Munk Artur nem ad kegyetlen, realista rajzot, lázitó tömegképeket, a forradalom előszele gyenge fuvallattá szelidül könyvében. Szóval nem hat a meztelen, izgalmas igazsággal, hanem elsősorban tipusaival. Olyan nagyszerü tipusokat mutat be, mintha jellemvigjátékot irna. A háboru alatt és után 1917-től 1925-ig Párizsban sok százszor adták Madie és de Cesse urak Les nouveaux riches cimü vigjátékát, mely Munk regényéhez hasonló tipusokat mutat be. Szerepel itt is egy otromba modoru hadiszállitó, egy gyáva és szellemes zsidó, meg több front mögötti alak, de szeliden, erőtlenül, érzelgős álhazafisággal. Mennyivel frissebbek, mulatságosabbak, őszintébbek Munk Artur alakjai! Tor-

zitásai, enyhitő vonásai talán az igazságnak ártanak, de sohasem a jellemrajznak. Tipusai mind elevenek, érdekesek, életesek s ezért regénye — alakjainak sorsa — az a bizonyos lenyügöző olvasmány, amit nem lehet félbeszakitani.

Főalakja egy puha, gyáva zsidó bankfiu, tartalékos hadnagy, majd főhadnagy, akire néha romantikus fények hullanak: titkos, hűséges szerelem, titokban megszült gyerek, házasság, boldogság s a végén hősi halál. Pedig Stein Leó hadnagy úr sohasem látott frontot, hallatlan gyávasága, idegessége és szerencséje mindig visszavezérli a tűzből a boldog hinterlandba. Leó úrban azonban van kötelességtudás, bevallja és nagyon szégyeli gyávaságát s a háboru végén, mikor megint a frontra küldik kimegy, jelentkezni, harcolni akar, holott a front már felbomlott. Leóban most ébred fel a bátorság, keresi az eltünt parancsnokságot, nyugodtan nézi az olasz repülők keringését és igy is hal meg: egy leejtett bomba öli meg a háboru utolsó napjában. Ez a romantikus, dicsfényes befejezés erősen valószinütlen. Nemcsak Leó gyáva jellemével nem egyeztethető össze, hanem azzal a ténnyel sem, hogy az olaszok nem bombázták a felbomlott frontot, hiszen az elhagyott ellenséges hadállásokat akkor már puskalövés nélkül elfoglalhatták. A véletlen halál egyszerü és döbbenetes pontot tesz a történet végére, ezt a befejezést nem lehet kifogásolni, de a romantikus beállitás erősen patétikus. Egy gyáva Stein Leó életét mégsem lehet a görög hősök mintájára befejezni.

Többi alakjaival szemben már nem ennyire érzelmes és romantikus a szerző ,ezért ezek sokkal keményebbek, igazabbak, plasztikusabbak. Legtalálóbbak az aktiv tisztek jellemrajzai, amelyeknek különböző válfaját ismerjük meg, de valamennyi élő, mulatságosan gonosz, vagy ostoba figura. Nagyon jó Kávé Mátyás, a hadiszállító alakja, aki 1914-ben még cukrot árul az állomáson, de 1918-ban már palotái vannak. A jó szem és a jó szimat embere akárcsak az a mindent kihasználni tudó bankfiu, aki hamárosan az erkölcstelenség lépcsőfokán emelkedve vezérigazgató lesz. Fájdalmasan igaz annak az ostobán vakmerő magyar hadnagynak alakja is, akinek fél arcát viszi el a gránát és igazak azok a nők is, akik kihasználják a háboru bomlott erkölcsi rendjét, a halál árnyékában tobzódó nemiség, vöröskeresztes ápolónők, orvosok, szimuláns katonák, rosszillatu, suta hadigazdagok.

A tipusok frissek és találóak. Csakugyan ilyenek voltak a hinterland emberei nemcsak Porvárosban, hanem Rimaszombaton vagy Nagy Szebenben. A levegőt azonban már nem érezzük ilyen igaznak, 1917-ben és 1918-ban már mindenki érezhette a közelgő felbomlás kinos előszelét: engedelmesség-megtagadások, elszórt lázadások, bujkáló, de sokszor fel-feltörő elégedetlenség nyugtalanitották a hniterland rendjét és levegőjét. A front és a hinterland közötti különbség egyre lázitóbb lett s egyre több miért követelte

a feleletet. Munk Artur könyvében alig találjuk nyomát ennek a nyugtalanító hangulatnak. Ez a regény tipusokra épült, mert szerzője jobban ismerte az alakokat, mint az idő lelkét, az utolsó évek csúnya deliriumát.

A nagy káder óta Munk Artur irásművészete erősen fejlődött. Stilusa kifejezőbb, simább, gördülékenyebb lett, irásában több az ökonomia és az erő. Most azt várjuk, hogy Munk Artur fejlett iráskészségével hazai témához nyuljon, földünkből sarjadó problémákhoz és közöttünk élő, a mában vergődő tipusokhoz. Ez ma már nemcsak lehetősége, de kötelessége egy igazi, hites délszlávországi magyar irónak. Il faut s'acquitter son devoir — ahogy Scribe egyik hőse mondogatja. Ez a banális mondás már jelszavunk is lehetne.

Szentelekv Kornél

Farkas Geiza regénye „A fejnélküli ember"

(Kalangya könyvtár első kötet)

Farkas Geizát nem tudom őstalajból származó irónak értékelni. Nem az a fajta ,amelyben századok gyűjtötték össze a lélek robbanó anyagát, hogy az alsó rétegek, mozdulatlanságukban halott és száz más réteg nyomasztó sulyával eltemetett talajából rázkódva és lázongva kizúduljon, tüzet vetve és hamut szórva. Nem az az iró, aki magával hozta az őstalaj elfeledett értelmét, csodálatos ízt adva levitézlett szavaknak, agyongondolt gondolatoknak, elhasznált érzéseknek. Nem az az iró, akiben beszélni kezd az ősi talaj és csodálatos közléseivel ráébreszt benünket gyökereinkre, mely a talaj sötétjéből soha sem kerül öntudatunk világába, amely mi vagyunk, de mégis évszázadok omladék rétegével takarva egészen külön és ismeretlen világ. Az őstalaj különös átszakitó erőt, elemi erővel ható föltörekvést, elfelejtett erőknek magukra eszmélését, a kikulturáltban az elpusztithatatlannak és örökké hatónak jelentkezését érzékelteti.

Farkas Geiza nem ebből a talajból való. Ő annak a középosztálynak leszármazottja, amely a tradiciók megőrzésének élt, de a hagyományokat csak külső jelentkezésükben, megmerevedett formájukban becsülte s még az alkalmazkodás formaváltoztatását sem engedte meg. A haladás egyik állapotát dogmatizálta, s azt hitte, hogy a fejlődés mozgásának parancsát ugy szolgálja legjobban, ha azt a mozdulatlanság állapotába kövesiti.

Farkas Geiza nem rétegeket tört át, csak ebből a talajból hajtott át a modern kor levegőjébe. De ezt az áthajtást az éltető levegőnek teli tüdővel áhitozása ,a világnak birtokbavétele

után el nem telő vágyakozása, a megujhodás után való kedvének türelmetlen rohamozása serkenti. Önmagának ujrateremtését az ujrateremtődő tudományokban keresi: a társadalomtudományokban és nemzetgazdaságtanban. Főképen ezek a tudományágak azok, amelyek a társadalomról, társadalmi elhelyezkedésünkről, a társadalmi rétegek egymáshoz viszonyáról és a „harc a létért" kongóvá üresedett szólamáról alkotott felfogásainkat gyökeresen átalakitotta. Ezekbe kellett kapaszkodnia, ha ki akart mozdulni osztályának zsibbadtságából. Farkas Geiza ezt cselekedte, de útjában a világot mozgató egyéb jelenségek is fölébresztették tudásvágyát. Főleg a tömegek lélektana érdekelte, de átlendült az esztétika körébe is: az örök szép örök problémájának csalogató világába. Kulturája föltünően széles futamu. „A kisgazda", — „A legtöbbet termelő mezőgazdasági üzem", — „A fényüzés", — „Az emberi csoportok lélektana", — ugyszintén a társadalomlélektan körébe tartozó „Démonok között" cimü munkája, a szép problémájáról irt esztétikai műve, a gyermekek lélektanába vágó „Az én rossz kis barátaim" cimü könyve maradandó bizonyitéka annak, hogy nem pihenő érdeklődése, a jogtudományt sem kivéve a társadalom minden alapvető jelenségénél meggyökerezik.

Érdeklődésének átkaroló tevékenységében rendszeres munkás, logikus gondolkozó és világos előadó.

Farkas Geiza ebben a sokoldalusságában, polihisztorságának ebben a sokszempontúságában vajdasági életünknek megbecsülhetlen értéke.

Nagyon sokszor kellett önmagunkkal szemben fölismerni a kiméletlen igazságot, hogy szegények vagyunk, nincsenek erdőink és sudaras fánk is csak néhány. Nincsenek hivatott kulturpolitikusaink és szegényesen kevés az emberünk, akiben a fajtának lelke alkotásba kivánkozik. Ráneveltek hiányában minden épkézláb embernek ásót-kapát kellett markolnia itt nálunk, hogy dolgozzék és müveljen és a dologban önmagát müvelje a további munkára.

Farkas Geizának itt ezen a helyen küldetése van tudományos fölkészültségével, mélyen ekézett és széles mezőjü kulturájával, sokoldalusságának mindenütt segitésre hajlamában.

Farkas Geiza a mi kulturánk nélkülözhetetlenje, mestere, nem egyszer ezermestere. De ebben a küldetésében soha sem lávázó tüzhányó, robusztus őserő, hanem az át és átkulturáltság, a gondosan és rendszeresen megmüveltség áldott termőtalaja.

Ezzel megjelöltük azt a szemlélési módot, amely őt a mi életünkben a kellő helyre állitja: az elismerés és megbecsülés diszhelyére.

Aki a kultura különböző területein olyan könnyedséggel járkel, mint Farkas Geiza, aki nálunk egyedülálló fölkészültségével nehézség nélkül lép át emberi ismereteket elkerítő korlátokat

és szellemi tevékenységeket elválasztó határokat, annak nyilván nyitva állhat a szépirodalom területe is.

Erre a területre is belépett. Először egy kis szindarabot irt: „A boldog ember ingét". Az ő falujának szerzette, amelynek sorsát ép ugy szivén viselte, mint mindnyájunkét: az egész Vajdaságét. Ezt németül irta, mert ott a bánsági faluban németek laknak, de épen úgy megirhatta volna szerbül, franciául, vagy angolul, mert ez is telt volna kulturájából, ha valami oknál fogva épen igy kellett volna munkásságát irányitania.

De nem maradt ennél a kis szindarabnál. Regényt irt: „A fejnélküli embert".

Ez a regény Nagybátiról szól, a fakereskedőről, akiért valami régi bűne eljött és megölte.

Ennek a lelki folyamatnak csak egyik részét kapjuk. A bűn elkövetését és a betegségnek őrületig fokozódását, a bűn és az üldözési mánia közötti utat csak sejteni lehet. Nagybátit már betegen kapjuk s igy betegen teszi meg semmibe lejtő utját. A problémának ez az egyszerüsitése nem művészietlen, mert nem az anyag választása, de a forma itt a döntő.

Farkas Geizát ebben a regényben nem az egészséges, hanem a vágányaiból kisiklott lélek érdekli. Befele a betegségnek groteszk, nyugtalanitó, kinzó, romboló és megölő hatása köti le. Kifele az egészséges mindennapiság, épen duzzadó egészsége miatt, lelki folyamatokat meg nem értő és egyszerüen sivár volta miatt, belső összeütközéseket nem érzéklő, a betegnek a külső életben jelentkező különcségeit csipegető és pletykáló kisváros érdekelte.

A megbetegedett lélek a témája. Az örök bűn és az örök lelkiismeret, a bűn összeroppantó ereje s a lelkiismeret ki nem engesztelhető kinzókamrája: ez az alapvető problémája.

A bűn megfertőz és megront. Beteggé teszi a lelket s ez ebben a betegségében az őrületbe hull.

A tudomány szemében ez a kérdés kilép az erkölcsi megitélés köréből és orvos-lélektani kérdéssé válik, a pszihopátológia kérdésévé. Az elnyomott képzetek önálló életet nyernek, megtárgyiasulnak, megjelennek, járnak-kelnek, beszélnek, vádolnak, cselekszenek és üldöznek. Kinzóak, elviselhetetlenek s mihelyt az élet zaja csendesül, már jönnek nesztelenül, osonva, csendes-lopakodva, de őrjitő kinokat okozva.

Dolgozni, rohanni, az élet feladatait túlméretezni, elveszni az élet zakatoló fűrészmalmának éktelen zsivajában, csak az segithet valamit mert különben jönnek a rémek. És az alkohol és a mámor, mely könnyüvé és könnyelmüvé teszi, felejtett és bódultan süket álmot ad, — nincs más segitség a surranó rémek ellen.

De a munkabirás határolt, az alkoholadag nőttön-nő, a rémek mindjobban kisértenek.

Jön a lefejezett ember, a fejetlen ember. Nem szagol, nem lát, nem hall, mert nincs feje, talán tapintásán keresztül érzékli a világot. De ott van felhőben, vizben, az élet nappalában és az álom éjszakájában, minden gondolat alatt szöges derékalj és a beszéd jelképes fordulataiban ott rejtőzik a fejetlenség iszonyatos döbbenete.

Alkohol, őrület és halál. Pontosan orvosi és pontosan lélektani folyamat. Nagybáti halálát magától értetődőnek és szükségesnek találjuk. Őrült, akivel szemben a törvény nem itélkezhet, eszét vesztett és megszállott, akivel szemben az erkölcsi igazságszolgáltatás nem ül széket. Egyszerüen elpusztul és meghal a természet kényszerito törvényei alatt, mert hibbant és zavarodott lelke és az alkohol mámora megöli.

Nagybáti esete a regényben tisztán orvos-lélektani probléma, nem kerül összeütközésbe az emberek irta törvénnyel s az erkölcs és társadalom iratlan szabályaival. Gazdag és tekintélyes ember, akinek furcsaságai körül csak sugdosó pletykák locsognak.

Kétségtelen, hogy ez a lelki probléma biztos alapokon áll Farkas Geiza regényében. És ez a legnagyobb erénye.

Módszerében azonban nem tudott teljesen szakitani tudományos multjával s inkább megvilágitja problémáját, mintsem problémája világitana önfényével.

Farkas Geiza megfigyelő, szemlélődő fogalmakat alkotó, összefügéseket kereső és rendszerető elme. Ez a módszer a tudomány módszere. Arra van hivatva, hogy megfejtésre váró kérdéseket világitson meg, azokban utat mutasson és megoldásokat találjon.

Ezzel szemben a művészet az élet ezer alakját olvasztja meg kohójában és még soha sem volt uj formába önti azt, megalkotva ez uj formában az uj életet. A formán van a hangsúly, az abban pezsdülő uj életen, mert ez az ujjá és mássá formált élet: a teremtő művészet. Ez a világ önmagának törvényei alá esik, saját tengelye körül forog ,mint minden e világra teremtett planéta. Saját fénye van, s nem a fogalmak rávetitett fénye miatt látjuk. Nem kell önmagát magyaráznia, legfeljebb mi alkothatunk róla fogalmakat és állithatjuk szemléletünk távlatába. A művészet alkotta világ önmagáért él, az élet ezer sztigmájától jelesen.

Milyen más jelentőségü a csend a folyó partján, a nyelv ujraszülő formájában, mint az arról alkotott fogalmakban, melyek értelmünknek magyaráznak, — milyen mást jelent az álom meglátásunkon keresztül uj formába teremtve, mint az arról való fogalomalkotás csupán megértés céljából, milyen más lelki kategória a zavart izgalomnak a kifejező nyelvbe ágyazása, mint azoknak esettárral való igazolása, — milyen nagy a külömbség az alkotás és percepció lelki folyamata között.

Farkas Geizának értekezése a rossz álomról, a folyóparti csendről, a párbajokról, regényének erősen fogalom alkotó fe-

jezetei, érdekesek és sokoldaluak, de mikor e rávilágitásból kell megtudnunk, hogy ilyen volt Nagybáti álma s nem ő álmodott nekünk, — hogy ilyen a folyóparti est, de nem a folyó mesélt nekünk, ilyenek a párbajok, de nem a saját ezerszer átkozott hősi gesztustól szűkölő lélek nyafog nekünk, akkor azt kell mondanunk, hogy a művészi formaalkotást fölcseréli a fogalomalkotás módszerével.

A belletrisztikából kiállnak a lélektani váznak csupasz vasgerendái, kibordásodnak a fogalmak vasvázai az élet idomai alól.

Farkas Geiza nagy erősségét: a tiszta fogalmak alkotásának erejét ezért kell terhére könyvelni ott, ahol meglátásainak kifejező formát kellett volna teremtenie, — a benne termett uj világról az olvasóinak és birálóinak hagyva a fogalomalkotás munkáját.

Regényének hátteréül a vajdasági életet festette: vajdasági alakokat, városokat és tájakat. De sem a bánsági szurkos és ragadós föld, sem a Tisza, sem az alföldi ember nem alakitanak problémáján s nincsenek azzal szerves összefüggésben. A szurkos földtől való utálkodó eltörekvés, vagy azoknak szerelmes és szenvedélyes átölelése, a Tiszának eliszapositó kanyargása, vagy romboló gáttörése, az idevaló emberek szürke hétköznapja, vagy boros csatái, vagy bátor magasbalendülései nem inditanak meg belső folyamatokat s nem épitenek alapvető problémáján.

Farkas Geiza a közül a kevés irónk közül való, akinek műve birja és állja a kritikát.

És ha a megformálás helyett, a rávilágitás módszeréhez fordul, abban csak tudományos multja és reflexiókban kiapadhatatlan lelke hibás, amelyet pedig, mint első vajdasági szellemünkben, legkulturáltabb férfiunkban nem lehet eléggé magasztalni.

Ez a regénye is hatalmas kulturájának bizonyitéka.

Regénye :első kötete a Szenteleky Kornél szerkesztésében megjelenő „Kalangya Könyvtár"-nak. Farkas Geiza neve ennek a megindulásnak biztató ómene.

Draskóczy Ede

Börcsök Erzsébet: A végtelen fal

Regény. — A Jugoszláviai Magyar Könyvtár kiadása, Szubotica

Azt hiszem, helyesen teszem, ha az események véletlen találkozásának jellemzésével kezdem, amelyek mindennél beszédesebben világitanak rá a tényállásra.

Ezelőtt. két hónappal egy tanulmányt irtam Börcsök Erzsébetről, akinek akkor még csak néhány apróbb irását ismertem,

Egy novelláján lelkesedtem fel és jóhiszeműleg azon fáradoztam, hogy felfedezzem őt a nagyobb feladatok számára, amelyekre hivatott. De elkéstem vele. Addigra Börcsök már felfedezte magát. Megirta a regényt, amelyet vártam tőle, nélkülem, aminthogy bizonyára megirta volna ellenemre is. Ez a körülmény kölcsönösen igazol bennünket. Egyfelől Börcsök Erzsébetet, akit, lám, nem kell az asztal körül kergetni, másfelől engem, akinek igazam volt abban, hogy Börcsök Erzsébet regényt fog irni. Szenteleky is hozzám irott soraiban mint jellemző körülményt szegezte le, hogy én már a novellában is felfedeztem a fiatal irónő többre-hivatottságát.

Hát felfedeztem. Beleütköztem, nem térhettem ki előle. Megállitott az uton, elfeledtette velem, hogy hova indultam, mire gondoltam előbb és mit szándékoztam tenni később. Ehhez tehetség kell. Börcsök Erzsébet az. Vannak eszközei, amelyekkel kényszerit bennünket, hogy meghallgassuk. Talán ő maga nem is tudja, hogy mi az. A jóösztönét követi. Azzal hat ránk, ami rá is hatott: az élményeivel. Önmagán tapogatja ki a gyengéinket, önmagából ismer bennünket. A gondolatai legbelülről jönnek és mindig pontosan fedik azt, amit kifejeznek. Spontán, természetes, keresetlen. Az ember megérzi, hogy ilyesmit nem lehet csak úgy „megirni". Ez a rajtakapott lélek hangja, az önfeledt gesztus. Nem az irodalomért való irodalom, hanem az életért való élet. Különösen szépen tud sirni. Megkapóan, őszintén, igazán. Ezt emeltem ki a novellájából is. A női lélek legjellegzetesebb arcát mutatja felénk, amikor sír, mely a könnyekben mindent megtalál, célt, enyhülést, vigaszt, feloldózást. Mi, férfiak, esetleg széttörtörnénk a fejünket egyik-másik problémán. A nők kisirják. Kifujják az orrukat és megkönnyebbülnek. Csodálatos valók. S ha arra gondolok, hogy mindenki annyiban iró, amennyit önmagából megvalósitott, ugy Börcsök Erzsébetnek nincs mit a szemére vetnem. Börcsök Erzsébet nő, a szónak abban az értelmében, hogy mint iró is nő marad. Nem lehetne összetéveszteni egy férfivel. A nőisége a világnézete, az életfelfogása, ehhez alkalmazkodik, ezen keresztül lát meg mindent. Száz lépésről észre kell vennünk, hogy szoknyában jár, holott ez nem is olyan magátólértetődő. Egy dilletáns irásmű rendszerint annyira nem valósit meg semmit sem az irója egyéniségéből, annyira nem sajátja és annyira idegen marad tőle, hogy némileg is indifferensnek rémlik. Habozunk eldönteni, hogy nő irta-e, vagy férfi. S ahol ez a különbség már észrevehető, ott kezdődik az irói tehetség. Ez a különbség Börcsök Erzsébetet irásaiban szembeöltő. A tehetsége is az. Fel kellett rá figyelnem.

Azóta már a regényét is kézhez kaptam és elolvastam. A kép, amelyet Börcsök Erzsébetről magamnak alkottam, ezuttal nem egészen ugyanaz. Bizonytalanabb. Most nem novellát irt,

hanem regényt. Minden oka megvolt rá, hogy ujra kezdőnek érezze magát és lámpalázzal küzdjön. Talán meg is fordult a fejében: istenem ez mégis csak hallatlan merészség. Ezt alaposan, körültekintően kell megcsinálni. És igy csinálta meg. Alaposan és körültekintően. Igazságtalanság tőlem, hgy ezt a szemére vetem, belátom. Más okvetlenül megdicsérné érte. Erényéül ismerné el, hogy egy tetőtől-talpig épkézláb regényt irt. „Mértéket tartott". Börcsök Erzsébet azonban nincs ráutalva arra, hogy a mások által kitaposott ösvényeken járjon. Nem is teszi, ahol csak teheti. De vissza-vissza tér rá, mint aki fél, hogy eltévedhet. Az országút körül csavarog. Az országútmenti vadonban. Meszszebbre egyelőre nem merészkedik. Szükségét érzi, hogy a közelében ott tudja az országutat, amelyre bármikor visszatérhet, arra az eshetőségre, ha... Börcsök Erzsébet egyelőre még fél bizonyos eshetőségektől. Fiatal. Még nem volt elég ideje és alkalma próbára tenni a bátorságát, meggyőződést szerezni a teherbiró képességéről. Már mindent tud, amit tudnia kell, de nem meri még feltétlenül elhinni. Mint a szegényember, akit nagy szerencse ért, úgy van Börcsök Erzsébet is és minden fiatal iró a tehetségével: nem tudja magáévátenni a gondolatot, hogy ez a sok kincs csakugyan az övé. Hajlandó megijedni a saját lehetőségeitől, attól a merészségtől, amellyel értük a kezét kinyujtotta. Aggodalommal tölti el a tehetsége, szinte fél élni vele. Mindent meg kell szokni. A gazdagságot is. Börcsök Erzsébetnek még le kell küzdenie a fiatalságát, rettegését az ismeretlentől, a bizonytalantól, megbarátkoznia a gondolattal, hogy csak önmagára legyen utalva, önmagától reméljen mindent, önmaga számára jelentse azt, amit egyelőre még az országút kitaposottsága és a fényes nappal világossága jelent a számára: az önbizalmat, a bátorságot és a biztonságot. Ismerve azonban a hajlandóságát, el lehetünk készülve rá, hogy egy napon majd hátat fordit az útnak: eldobja a mankókot, amelyekhez eddig sem tehetetlenségében, hanem kicsinyhitüségében ragaszkodott és egyedül, egy szál szoknyával felfegyverkezve nekivág a legvadabb irdatlannak. Rá fog jönni, hogy a bizonytalanság ellen csak egy védekezés van: a szemébe nézni a bizonytalannak, kihivni azt magunk ellen és megküzdeni vele. Az élet harc, amelyben a győzelem a kockázat. Aki nem kockáztat, az nem is nyerhet.

*

Börcsök Erzsébet egyébként azt a regényt irta meg, amelynek megirására eddig senki sem mert vállalkozni: a kisebbségi sorsba szakadt magyarság regényét. A feladat hálátlan. Kisebbségi sorsunk egyet jelent bizonyos politikummal. Politikumnak a következménye. Ami benne a politikum, egyuttal az jelenti számunkra a kisebbségi sorsot is. Ez a körülmény korlátozza cselekvő szabadságunkat. Nem rendelkezhetünk vele olyan szaba-

don, mint a szorosan vett magánéletünkkel, mely ma már szabad préda az irodalom számára. Nem vagyunk függetlenek a mondanivalónktól. A megkötöttség szárnyát szegi az embriónak. Valamirevaló iró nem hajlandó megalkudni a mondanivalójával. Inkább hallgat. Ezt az utat követték eddig az irói. Nem vettek tudomást a kisebbségi problémáról. Börcsök Erzsébet most megszólalt. De a mondanivalója mintha nem következne közvetlenül a koncepciójából. Mintha csak úgy tette volna a magáévá. Nem vonom kétségbe, hogy ennek a regénynek a megirása irói feladat-e. Ez vitán felül áll.

Börcsök Erzsébet regényéről elmondhatom, hogy szerencsés kézzel ragadta meg a tárgyát; arról az oldalról, amelyről szorosan összefügg a mondanivalójával, magát a kisebbségi kérdést állitva a mondanivalója tengelyébe. A kisebbségi kérdés az ütközőpont. Minden, ami a regényben történik vagy amiről abban szó van, ezen vagy ekörül fordul meg. Börcsök Erzsébet a jó iró, vagy akár azt is mondhatnám, hogy a sokat tapasztalt iró ösztönével érzi, hogy egy regényben csak az mondható el, ami szigoruan a regény „tárgyához" tartozik. Mondanivaló: aminek a regény tárgyához — az iró koncepciójához — közvetve vagy közvetlenül köze van, arra jellemző, annak a szolgálatában áll. Börcsök Erzsébet tudja azt is, hogy mindent a maga helyén és a maga idejében kell elmondani, nem pedig mondvacsinált apropókkal, hajuknálfogva előráncigált helyzetek forszirozásával, amelyekkel a legtöbb iró gyanussá teszi magát a tulajdonképeni céljait illetőleg és aláássa a szavahihetőségét. Sohasem mond többet, mint amennyit az adott helyzetben szükségesnek tart. Sem többet, sem mást. Jó iró műve ez a regény. Mégis az az érzésem, mintha a mondanivalója ezuttal nem egészen „feküdne neki". Mintha ez nem lenne azonos azzal a mondanivalójával, amelytől a lelke terhes lehet. Ő bizonyára tudja, hogy mire gondolok. Ismeri az ihletnek amaz állapotát, mely olykor meglepi az embert és arra készteti, hogy ott, ahol éppen találja magát, uccán társaságban vagy a templomban minden egyébről megfeledkezve átadja magát neki, ne hallja a hozzáintézett kérdéseket, ne ismerje fel a tárgyukat és az embereket, ne tudja azt, hogy hol van, egyszóval a lélek megszálottságának ama körülményeit, amelyet egy közkeletü meghatározással úgy szoktak jellemezni, hogy az ember „nincs itthon". Ennek nyomait nem találom a regényében. A megfelelő ihlet hiányában azután megtörtént vele az a furcsaság, hogy kénytelen volt önmagát utánérezni. Börcsök Erzsébet legerősebb oldala a találó jellemzés, a frappáns kifejező-készség. Ahol spontán élményeket ad, ott ez a tehetsége ezuttal sem hagyta cserben. De ahol nem önmagát, a lelkéből lelkezett ambicióját birja a mondanivalójában, ott megfeneklik és az ember maga is megkönnyebbülten lélegzik fel ,amikor végre si-

kerül a zátonyról visszaevickélni a szabad vizekre, ahol ujra elemében van. Ott pedig veszetten forog az ember illuziója, ahol kénytelen a regény sorsáért aggódni. Az ilyen illuzió hasonlatos egy olyan kéjutazáshoz, amelyben az ember élete pillanatig nincs biztonságban s a hullámok minduntalan átcsapnak a már félig vizzel megtelt hajó fedélzetén: a kéj elsikkad belőle s ilyen formán az utazás is értelmetlenné válik. Ezért hadd vetem fel a kérdést: csakugyan igy és ebből a szempontból irta-e volna meg Börcsök Erzsébet a regényét akkor is ha szabadon választhat? Jó, jó, nem kergette senki. Nem kényszeritették, hogy a kisebbségi kérdést felvegye. Erről szó sincs. De szó van arról, hogy egy kissé már mindnyájan erkölcsi kutyakötelességünknek érezzük, hogy a kisebbségi mentalitásnak irásainkban helyet és hangot adjunk. Örökös a vád és a szemrehányás ellenünk, hogy ezt elmulasztjuk. Talán nem is alaptalanul. A szándéknak azonban önkénytelennek kell lennie. Ugylehet, Börcsök Erzsébet csak szolgálatot kivánt tenni irodalmunknak, amikor azt irta meg, amit vártak tőle, esetleg ugyanakkor, amikor ő mást várt volna önmagától, mást szeretett volna adni. Kérdés: helyesen cselekedett-e? Kérdés: ugyanigy és ugyanezt a regényt irta-e volna meg akkor is, ha azzal csak magát az elmondandó történetet kivánta volna jellemezni, nem pedig egyuttal — mert azt talán kötelességének érezte — keresztmetszetét is adni az itteni háboru-utáni állapotoknak? (Lám, már minden gyanus és mi magunk sem hiszünk többé önmagunknak). Szó sincs róla ebből a szempontból is meglehetett azt irni. A kisebbségi probléma is képezheti egy szerelmi történet magvát és gerincét. De itt egy kissé, nagyon kevéssé, mindenesetre azonban megértékelhetően a kisebbségi probléma a tulajdonképpeni cél, nem pedig az, amiről látszólag szó van, a szerelmi történet, amelyet az iró az ügy iránti önfeláldozó készségében és odaadó buzgalmában akarva-akaratlanul is a kisebbségi problémának rendelt alá. A regény ebből a szempontból kissé, nagyon kevéssé, mindenesetre azonban megértékelhetően túlhajtott.

Meg kell különböztetnünk az irás eszközeit az irás céljától. Az eszközök sohasem válhatnak öncéluakká. A kisebbségi probléma csak annyiban juthat szerephez egy szerelmi történetben, amennyiben szervesen összefügg vele. Ezzel az elvvel nem tagadom meg a kisebbségi problémát. Ellenkezőleg, ezzel szolgálom. Nem elég a célt magunk elé kitűzni. Azt el is kell érni. Ennek pedig megvannak a maga törvényei. Nem tagadom meg a kisebbségi probléma létjogosultságát, csak azt mondom, hogy nem szabad azt spontán célunknak tekinteni, ugyanakkor, amikor nem az. Az irásnak spontán elhatározásból kell fakadnia, nem pedig különféle „meggondolásokból". A jószándék nem elég. Én például a tulajdon koncepciómat sem tudom többé a magamévá tenni, visszaidézni, magamat beleélni, — ha azt a kellő pillanatban elmu-

lasztottam. Idegen testemtől-lelkemtől. Azután vannak dolgok, amelyek százezerszer foglalkoztattak már, anélkül, hogy a megirásukhoz szükséges inspirációt, azt a bizonyos leleményességet és találékonyságot kiváltották volna belőlem, amelyet az irótól a feladata minden esetben megkövetel. Általában azt kellett tapasztalnom, hogy nem vehetem úgy és akkor elő magamat, amikor nekem tetszik vagy éppen akkor, amikor ráérnék és hajlandó volnék „átadni magamat szenvedélyemnek a nyitott tintásüveg mellett", ahogyan Nietzsche gúnyolódik velünk, firkászokkal. Az ember olykor mint a kotlóstyuk lovagol egy-egy eszmén, kitartó türelemmel, anélkül, hogy eredménye volna, mig máskor egy véletlen, egy jelentéktelen esemény, egy elejtett szó, egy rajtakapott mozdulat pillanatok alatt kiváltja belőle azt, amit napokon-heteken át hiába üldözött, hivott idézett, csalogatott, mint a kismalacokat, csörgetve a kosárban a kukoricát és csámcsogva hozzá, cs, cs, cs... Ennélfogva az iró kénytelen állandóan önmagára lesni, ha önmagával akar találkozni. A zseniálitás a legesetlegesebb valami. Talán én is tudnék a kisebbségi problémáról irni. De képtelen volnék erre csak ugy, amaz elhatározás birtokában, hogy most pedig leülök és megirom a kisebbségi problémát. Nem, ekkora legény nem vagyok. Kénytelen vagyok akkor szolgálni az iró urat, amikor szerencsém van hozzá. Amikor meglátogat, ki kell várnom az alkalmat és megragadni, félretéve minden egyebet, mert olyan ez, mint az álom: ha egyszer tovatünt, üthetjük bottal a nyomát. Nem, mi irók nem rendelkezhetünk szabadon önmagunkkal. Nem oszthatjuk be az időnket az óra szerint. Nem parancsolunk, hanem szolgálunk. Börcsök Erzsébet könyvét is hétfőn kaptam kézhez és olvastam el. Miért irom meg mégis csak ma a kritikámat, holott már péntek van? Nos hát, miért: mert csak ma — történetesen hajnali négy órakor — ugrasztott ki az ágyból a mondanivaló, amelyről pedig már-már le is mondottam és tart a hatalmában azóta is megszakitás nélkül, ha érdekel valakit hozzátehetem, hogy étlen-szomjan, mert az idő délután félkettőre hajlik és én mindeddig még sem nem ettem, sem nem ittam. — Azt mondom tehát: ha bárkit közülünk megkörnyékez a kisebbségi probléma, habozás nélkül irja meg. Engedelmeskedjék a belső parancsnak. Ezt azonban várja ki. Semmi sem sürgős. A cél rovására sohasem.

Börcsök Erzsébet magára kényszeritett bizonyos szempontokat: belekergette magát egy ihletbe, mely nem egészen sajátja. Ez már-már annyira sikerült neki, hogy az ember hajlandó lenne azt összetéveszteni a lelkéből lelkedzett ihlettel. Ha gyémántot keresett, aranyat minden esetre talált. Becses dolog az is. Voltaképpen dicsérnem kellene ezt a könyvet égre-földre. Nagy is volna a csalódásom, ha nem lenne átlagon felüli sikere. Mert jó könyv ez. Ebben a pléh is ólom és papiros irodalomban: szinarany. Csak éppen nem gyémánt. Holott az is lehetne. Ez a kifogásom mind-

össze ellene. Ez az, ami nekem fáj. Örülök az aranynak, amelyet kaptam, de sajnálom a gyémántot, amelyet érte adnom kellett. („Ó, én kapzsiságom lángja!..." — Nietzsche). Az olvasónak észre kell vennie, hogy nem alkalmazok átlag szempontokat, amikor Börcsök Erzsébet regényét birálom. A magam igazolására mindössze azt szeretném, ha Börcsök legközelebb nem irna kisebbségi regényt, ha erre a belső ihlet nem kényszeriti. Vagy éppen az volna kivánatos, hogy legközelebb ujra és csakazértis kisebbségi regénnyel próbálkozzék? Istenem: nem tudom. Nem merem eldönteni. Hiszen ezuttal is majdnem sikerült neki. Végeredményben teljesen rábizom, hogy ezeket a megállapitásaimat mennyiben tegye a magáévá.

Kisbéry János

Három nap a manrézában

Ez a cime Tomka Ágoston bánsági származásu jezsuita atya legujabban a Korda-kiadásban megjelent könyvének. Manréza — lelki gyakorlatra való visszavonulás helye, a könyv tizenöt otti tartott előadást foglal magában — gondosan kicsiszolt értekezésekké bővitve. Mert bizony alig van ember, aki naponta öt ilyen terjedelmes és mélyen szántó előadást kellő figyelemmel tudna végighallgatni és magában feldolgozni.

Hogy az előadások tartalmáról és iveléséről némi fogalmat nyujtsunk, csak néhánynak cimét közöljük: I. Van Isten. II. Az értelmes teremtmények célja. V. A leszármazási elmélet. VIII. A korszellem bűnei. IX. A halál. XI. A Megváltó. XII. A tékozló fiu. XIV. A kereszt. XV. Isten országa.

A szerző felfogása, miként ez egyedül lehetséges, szigoruan egyházi. Fejtegetései ezért a legnagyobb mértékben meggyőzően hatnak arra, aki ebben a felfogásban, az ennek megfelelő gondolatmenetben él. De mások számára is igen tanulságos, sokszor megrázó olvasmányt nyujtanak.

Igy a halál leirásában: A földi perspektivák eltörpülnek, elenyésznek, szertefoszlanak, mint ködképek, a lélek az örök távlatokba kezd belenézni, az örök és végtelen dimenziók szerint kezd látni és értékelni... Ambiciók? Tervek? Karriér? — Egy árnyékvilág álomképei!... Az egész föld már csak sárlabda, kis kozmikus porszem, a csillagóriások milliónyi tömegében. Az órák, a napok, az évek és évszázadok röpke pillanatokká lettek... mert feltárult az örökkévalóság... itt a mennyország... a földi élet elenyészett... Széjjelszakadt a test és a lélek.

Vagy midőn kimutatja, mennyire tékozló fiai vagyunk mindnyájan a mennyei Atyának, akinek végtelen adományait csak akkor

becsüljük meg, mikor már vétkes-könnyelmüen, méltatlanul elpazaroltuk őket és csak őszinte megbánásunk után a végtelen Jóság ujabb kegyelméből kapjuk vissza. Mert: a mindenhatóságnál is erősebb Jézus szeretete ,mellyel a jog és igazság szerinti nekünk járó szenvedéseket érettünk elviselte.

Tovább: csak az igazi nagyság nem fél a gúnytól, a becsmérléstől és csúfságtól, nem fél pedig, mert mindez nem fog rajta, nagyságát önmagában hordja, mint a hegyek az aranyat. Az aranyat nem kell félteni a sártól és piszoktól, az arany marad még a szemétben is. Bezzeg nem igy az aranyozott rongyok! Azért is félnek a világ nagyjai, az aranyozott nagyok oly annyira a gúny sarától, mert az lekoptatja róluk a kivülről reájuk kent csillogást és hitvány rongy értékük erre előtünik.

Nem tehetjük le a könyvet egy vágyteljes sóhajtás nélkül, hogy bár megvalósulna már ezen a földön Isten országa, melyben mindenki hálás lélekkel élvezné az isteni Atya által kegyesen ajándékozott muló, külső javakat is, de nem tapadna végzetesen hozzájuk, könnyen elviselné elvesztésüket, a szegénységet is. „Jézus szerette a szegénységet, de isteni akaratának nem felelt meg a nyomor..." Ezért is imádkoztat minket Jézus az Ur imádságában: Mindennapi kenyerünket add meg nekünk ma. Mindig csak „kenyerünket" és mindig csak „ma", de ezt „add meg minden nap."

Hol vagyunk még ettől a világtól?...

Farkas Geiza

A Kalangya hírei

A PEN-klubok, amelyek a világ költőit, tanulmányiróit és novellistáit foglalják egybe és amelyek célja a nemzeteket az irodalmon keresztül közelebb hozni egymáshoz, idei világkongresszusukat Jugoszláviában, Dubrovnikban tartják meg. A beogradi Pen-klub — amint arról a napilapok beszámoltak — nyolc kisebbségi magyar írót vett fel tagjai sorába és ezzel lehetővé tette, hogy a Pen-klubok világkongresszusán ezúttal először a délszlávországi kisebbségi magyar írók is résztvehessenek.

A Kalangya a maga részéről szintén résztvesz a kongresszuson és két társszerkesztőjét, Csuka Zoltánt és Radó Imrét küldte ki Dubrovnikba, akik az ott megjelenő íróknak átadják a Kalangya jelen PEN-számát, amelynek bevezető cikkét Szenteleky Kornél írta, üdvözölve a dubrovniki vendégeket és röviden ismertetve irodalmi mozgalmunkat.

A dubrovniki kongresszusról természetesen következő számunkban részletes beszámolót fogunk közölni, most csak röviden ismertetjük a kongresszus programmját. A kongresszus május 25-ikén kezdődik és Sztefanovics Szvetiszláv, a beogradi Pen-klub elnöke nyitja meg. Ezután következnek az ünnepi beszédek, amelyek a Pen-klubok jelentőségéről és a dubrovniki kongresszus jelentőségéről szólnak.

A kongresszus első ülése esetleg még aznap délután, vagy másnap délelőtt lesz. Jules Romain, a világhirű író fog referálni a következő kérdésben: Individualizmus és kollektivizmus az irodalomban. Az előadás után vita következik.

A második ülést a szabad író és a sajtó viszonyának szentelik. A referensnek német írónak kell lennie, lapzártáig azonban a német Pen-klub még nem küldött értesítést, hogy ebben a kérdésben ki lesz a referens.

A harmadik referens Bandrovszki Kadem lengyel író lesz.

A kongresszus egyik fontos programmpontja a nemzetközi Pen-klubok elnökének megválasztása az elhunyt Galsworthy helyébe. Eddig erre a tisztségre H. G. Wells nevét emlitik a legkomolyabb eshetőséggel.

Végül a kongresszus határozatot hoz, kitűzi a legközelebbi világkongresszus összehívásának székhelyét, utána pedig az írók három csoportban az ország három vidékének megtekintésére utaznak.

Támogassa Ön is a saját kulturáját!

Olvassa a kiadásunkban megjelent könyveket!

Csuka Zoltán: Tüzharang
(Versek)
30 dinár. — Külön árusitásban is kapható.

Jugoszlávlai Magyar Könyvtár:

Ducsics Jován — Debreczeni József:
Az álmok városa

Sz. Szigethy Vilmos:
A vármegyeház kapujában

Bőrcsök Erzsébet:
A végtelen fal

Kalangya könyvtár:

Farkas Geiza:
A fejnélküli ember

Ezek a könyvek könyvárusi forgalomba nem kerülnek, csak sorozatban rendelhetők meg. — Felvilágositásért forduljon a Kalangya kiadóhivatalához, Szubotica, Park Kralja Petra 11